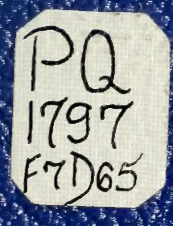

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00897447 9


PQ
1797
F7D65

A

A mon cher collègue M. Haranger
avec mes remerciements et mes
sentiments les plus cordiaux.

Victor Glachant

CAUSERIE

SUR

FONTENELLE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juillet 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5860.

CAUSERIE

SUR

FONTENELLE

(DIALOGUE DES MORTS)

PAR

M. VICTOR GLACHANT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
LAURÉAT DE L'INSTITUT

(Prix Montyon — Prix Bordin)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1904


LIBRARY
JAN 10 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

A MONSIEUR ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fontenelle suscitera peut-être, un jour prochain, l'étude complète, approfondie, qu'il mérite à tous égards. Il est permis, en l'attendant, d'en ébaucher, vaille que vaille, un canevas. L'occasion s'en est offerte à moi, l'an dernier. J'ai choisi la forme du Dialogue des morts, cadre classique et commode par excellence; j'ai tâché de prêter à mes interlocuteurs de diverses dates, adversaires ou partisans du fin Normand, la justesse, la bonne grâce et la bonne foi qui manquent trop souvent aux discussions, mondaines ou autres. Aux lecteurs — si j'en ai — de voir si j'ai su respecter le ton plausible des personnages dont j'ose, pour un instant, m'instituer le truchement d'outre-tombe!

Vous, Monsieur, qui sans conteste êtes le plus indulgent des juges, vous avez bien voulu distinguer ces pages récemment soumises au concours dit « d'éloquence », et, pour vous, anonymes. — La couronne est allée à un autre; mais votre suffrage me reste, et me suffit, et

m'en tient lieu. Daignez donc agréer, je vous prie, l'hommage de cette humble esquisse, que je me risque à vous offrir aujourd'hui comme une faible marque des sentiments d'admiration et d'affectueuse gratitude que, dès longtemps, je vous ai voués.

V. G.

Paris, juin 1904.

UN RETARDATAIRE

DEVENU PRÉCURSEUR

(Causerie sur Fontenelle. — Dialogue des morts.)

« On ne fait point de discours
« oratoires aux assemblées pu-
« bliques *de l'Académie* (1),
« l'éloquence n'est point reçue
« chez nous qu'autant qu'elle
« soit bien déguisée. »

FONTENELLE, *Réponse à Gauteron, secrétaire de la Société royale de Montpellier*; 1706.

Interlocuteurs du dialogue.

D'abord : PIERRE CORNEILLE; — JEAN RACINE; — LA BRUYÈRE; — MOLIÈRE; — VOLTAIRE. — Puis : Mme DE TENCIN; — D'ALEMBERT; — SAINTE-BEUVE. — Et enfin : UN MODERNE ACADÉMICIEN.

De nos jours. — Radieuse aube élyséenne. Entrent ensemble Corneille, Racine, La Bruyère, Molière et Voltaire. Ils conservent, aux enfers, l'aspect que les arts ont popularisé, sauf que la classique perruque disparaît sous

(1) Le texte exact porte simplement : « *à nos assemblées* ».

un nimbe qui baigne de clarté leurs fronts bienheureux. Attitudes traditionnelles : Corneille a l'air un peu morose ; Racine garde sa souriante gravité; La Bruyère semble amer et caustique ; Molière, contemplateur ; Voltaire, vif, nerveux, narquois.

A pas lents, ils s'acheminent vers un frais bosquet, qui invite leurs doctes loisirs au devis matinal.

La Bruyère, *très ironique et presque rageur.*

Hé bien ! messieurs, voilà du nouveau, j'espère ! J'ai tout à l'heure ouï dire à l'ombre d'un immortel fraichement débarqué dans ce pays-ci que le sieur Bernard Le Bovier de Fontenelle, de son vivant doyen de l'Académie francaise, membre associé de celle des inscriptions et secrétaire perpétuel de celle des science, — oui, oui, votre propre neveu, monsieur Corneille ! — n'est pas aussi dûment enterré dans l'oubli que nous avions accoutumé de le supposer. La savante compagnie que nous illustrâmes de notre mieux et à la gloire de qui vous seul manquiez, Molière, est, paraît-il, en train de le réhabiliter ! Elle propose son panégyrique à la jeunesse studieuse... et désœuvrée ! Car convenez qu'il faut avoir aux doigts une lyre bien complaisante (avec beaucoup de temps de reste) pour vibrer sur aussi piètre sujet ! Franchement, il y a beau jour que tout est dit sur nous autres ; mais, pardieu ! ne valait-il pas mieux remettre sur le tapis nos vieilles renommées, ou, à défaut, convier les thuriféraires amateurs de pure rhétorique à

broder quelque bon lieu commun, ainsi qu'au temps jadis, sur les mérites du roi, du cardinal, voire de la République ; sur le charme de la vertu ou de la gloire, de l'étude ou de la campagne ; sur le rôle des femmes dans la société... que sais-je? tout, enfin, n'était-il pas préférable à l'obligation de complimenter officiellement, en dépit de Minerve, et de guinder au niveau des plus célèbres, qui? je vous le demande! un poète de bas étage, un gazetier frelaté, un frivole adepte de l'odieux bel esprit? Quelle pitié, messieurs! Moi, j'enrage quand je vois confondre ainsi les talents, après moins de deux siècles écoulés!...

RACINE

A quoi bon, alors, cette nuée de critiques, s'ils ne savent même pas faire la police du Parnasse et nous délivrer des voisinages encombrants?... Mais voilà! la saine doctrine leur manque, à l'heure qu'il est. Ils opinent au hasard. Plus de *principes ;* des *impressions*. C'est déplorable!

CORNEILLE

Paix donc, monsieur de La Bruyère! Veuillez vous calmer, de grâce, et ménagez un peu les miens! Où prenez-vous, sévère Zoïle que vous êtes, qu'on veuille mettre de pair avec vous, profond génie, un gentil et facile écrivain, sans vigueur, c'est vrai, mais non sans agrément? Trêve d'indignation! Je vous trouve, pour ma part, d'humeur bien susceptible et chagrine, ici comme là-haut.

Et je vous réponds ceci : il ne me choque point tant, en ce qui me concerne, d'entendre louer, même un peu plus qu'ils ne le méritent, les gens de second ordre, les *poètes mineurs;* j'ajoute bonnement : surtout quand ils sont de ma famille...

LA BRUYÈRE

Ah! voilà le grand mot lâché!... Vous l'avez dit : M. Fontenelle est votre parent, en effet; et c'est même, à coup sûr, son plus beau titre de noblesse littéraire! Mais, voyons, noblesse oblige! Rappelez-vous ce que disait à l'Académie de Lyon, qui l'avait élu, le fils, poète lui-même, de notre ami le poète Jean Racine, ici présent : « Je porte un nom illustre, à la vérité, mais dont la gloire fait ma honte lorsque je considère combien je suis éloigné de le soutenir. » — A plus forte raison, votre neveu eût pu rougir de la petitesse de ses vers! Mais il était, pour cela, trop infatué de sa personne.

CORNEILLE

Vous êtes dur et injuste, monsieur. Il affirma très publiquement, au contraire, que sa naissance est la seule prérogative dont il ait toujours tiré vanité. Mais laissons cela. Aussi bien, Fontenelle fut-il autre chose qu'un poète...

RACINE

Tout autre chose, oui-da! Poète, lui? Mais, soit dit sans vous fâcher, il ne l'est pas pour une obole.

ou je n'y entends goutte! Donc, nulle parenté intellectuelle entre vous et lui! Il était même inapte à sentir la poésie des autres, bien qu'il se soit mêlé de consigner je ne sais quelles *Réflexions sur la Poétique;* car il ne doutait de rien! Ses opinions étaient absurdes, impertinentes; il considérait la rime comme une gène, une difficulté vaincue.... Et pour confirmer sa thèse, il rimait... Grands dieux! Quoi de plus plat que ses *Églogues?* Quelle cruelle insignifiance!... Entre nous, il n'était point doué. Je ne vois guère que l'opéra — qui n'est pas le pain des forts! — où il ait obtenu quelque succès; et encore il s'y montre l'effronté plagiaire de Quinault! Votre frère Thomas, son parrain, et cette peste de Donneau de Visé furent bien mal inspirés le jour où ils le recueillirent au débotté, écolier frais émoulu d'un collège de Rouen, et l'introduisirent, à titre de rédacteur, à ce *Mercure* dont le nom seul m'exaspère et que vous placiez avec raison, La Bruyère, immédiatement au-dessous de rien...

CORNEILLE

Écoutez, Thomas lui rendait là un service tout naturel. Il ne soupçonnait guère alors que, moins de quinze ans plus tard, il lui souhaiterait la bienvenue à l'Académie française, où notre neveu entra tout jeune, après plusieurs échecs dont Despréaux et vous ne fûtes pas entièrement innocents, m'a-t-on dit. — Pourquoi ces vivaces rancunes?

LA BRUYÈRE

Ah! pour bien des motifs.... Ne les devinez-vous pas?

RACINE

Eh! d'abord, comment défendre son théâtre? Il n'existe point! Fontenelle se vante à bon droit d'ignorer les anciens, et il a la rage de se mesurer avec des sujets antiques : la rencontre ne manque pas de sel! Qu'est-ce, je vous prie, que *Psyché*, *Bellérophon*, *Brutus*, *Thétis et Pélée*, *Énée et Lavinie?* — Le songe d'une ombre! — Je me reproche d'avoir daté l'origine des sifflets de la première d'*Aspar :* la pièce ne valait vraiment pas l'épigramme! L'ami Despréaux, qui se frottait à de plus rudes jouteurs, pouvait bien épargner aussi ses lardons. Ne parlons pas, voulez-vous? de ces six comédies musquées qui, Dieu merci, ne virent oncques les chandelles, et qu'il se mit à composer dans son âge mûr, alors qu'on le croyait à peu près rassis. Il espérait peut-être éclipser Molière! Il ne va même pas à la cheville de Marivaux. — L'Académie l'avait couronné à quatorze ans : voilà ce que c'est que d'encourager les enfants trop précoces! Ils tournent mal.

CORNEILLE

Soit; je vous abandonne son théâtre. J'ai commis assez de faibles drames sur mon déclin pour me dispenser de consacrer de nouveaux *Exa-*

mens à la fâcheuse veine de mes proches. Vous êtes difficile, mon cher ancien rival, en matière de triomphes scéniques, étant pour cela qualifié. Je vous concède, de plus, que les *Bucoliques* de mon neveu ne me plaisent qu'à demi. Ses peintures de la vie pastorale, comme ses *Lettres galantes*, sont déparées par le détestable excès de recherche dont ses bergers pomponnés aiment à faire assaut et parade : ils se souviennent trop, peut-être, de Segrais et de d'Urfé, tous ces mièvres babillards, dignes fils de Céladon, asservis au code de la civilité juvénile et honnête. — Au surplus, Fontenelle en personne l'a reconnu (1) : le genre champêtre n'est pas pour lui le tableau, soit ingénu, soit idéal, de la vie agreste, tel que se le figuraient vos contemporains Despréaux et Fénelon, attentifs surtout aux modèles antiques : non pas! mais une fiction aimable, aussi peu réelle qu'un conte de fées, et qui doit caresser, accorder ensemble deux des plus fortes passions humaines, à son sens : le désir de la félicité oisive et celui de la paisible tendresse — la paresse et l'amour.

RACINE

Chansons que tout cela!... S'il eût bien lu vos tragédies, il eût cru l'âme des hommes plus virile et plus haut située!

(1) *Discours sur la nature de l'églogue*, p. 105 et suiv., dans les *Œuvres diverses* de M. DE FONTENELLE, t. II ; Amsterdam.

CORNEILLE

Enfin, c'était là son idée! Que le décor manque, par surcroît, de chèvres et de brebis, peu lui en chaut! L'allégorie subsiste intacte; cela suffit.

MOLIÈRE

A ce compte, la houlette et les troupeaux sont imaginaires; les prés et les bois se changent en un vaste et bleu pays de Tendre? — Belle conception, digne du *Cyrus* ou de la *Clélie!* Qu'en eussent pensé Théocrite et Virgile?

CORNEILLE

Ils auraient frémi d'horreur! Et moi-même, je ne le cautionne pas, je l'explique. C'est mon devoir. Fontenelle a bien voulu se prévaloir, en mainte circonstance, des liens qui l'unissaient à moi. Dans son discours de remerciement il tint à rappeler, en termes qui l'honorent et que ma modestie m'engage à taire, que les suffrages de ses confrères lui comptaient le bonheur de sa naissance et la valeur d'autrui, non la sienne propre; preuve qu'il était capable de gratitude, quoi qu'on ait pu prétendre à ce propos. Je doute, au reste, vu sa complexion, qu'il ait admiré de moi les plus beaux côtés. — Oui, c'était un garçon plein de cœur; il m'a, plus d'une fois, rendu de bons offices. Avez-vous oublié (souffrez que je vous redise l'anecdote) la peine qu'il eut, en 1674, — l'année de votre *Iphigénie*, monsieur Racine, — à

soutenir, lui adolescent de dix-sept ans, ma dernière pièce, mon pauvre *Suréna*, contre qui cabalaient vos partisans (1)? C'est moi qui lui appris, de mon côté, le peu qu'il savait sur la poétique et lui indiquai, pour son premier essai lyrique, le sujet de *Psyché*, que j'avais traité moi-même en commun avec M. Molière dont j'étais, dont je suis encore fort ami... Libre à vous, messieurs, de conclure qu'il a peu profité de mes exemples et de mes conseils, dont il se déclara pourtant si reconnaissant quand il raconta ma vie, avec force inexactitudes d'ailleurs. Eût-il brillé beaucoup comme avocat? C'est douteux. Nous n'étions nés pour le barreau ni l'un ni l'autre; et nous l'avons bien prouvé tous deux, encore qu'il eût la langue cent fois mieux pendue que moi; ce qui n'était pas malaisé, Dieu me pardonne!

MOLIÈRE

On le disait spirituel, bien né, bien élevé. Veuillez nous parler un peu de son enfance.

CORNEILLE

Il avait de qui tenir. Si son père, avocat au Parlement, était, par ma foi, assez insignifiant, sa mère, en revanche, — ma sœur Marthe, — était, je vous assure, une femme d'esprit... en même temps qu'une dévote quiétiste. Elle lui fit faire de

(1) Souvenir d'une conversation de Fontenelle dans le salon de Mme Geoffrin, contée par Suard, et rapportée par Villemain. (*Tableau de la littérature au XVIIIe siècle, XIIIe* leçon, début.)

solides études aux Jésuites de notre bonne ville de Rouen. Ses bulletins étaient irréprochables (excusez-moi d'entrer dans ces vétilles!). Ses maitres le qualifiaient d'écolier accompli, *juvenis absolutissimus*. Et, de fait, il marquait dans tous les exercices de l'intelligence... sans excessive originalité (il n'en eut pas, plus tard, davantage). Il allait jusqu'à composer des vers grecs, aussi bons, avouait-il, que ceux d'Homère, « car ils en étaient » ! (La réflexion n'est point trop sotte.) De sentiments religieux, il n'en eut jamais. Cela désolait son entourage. Son excellente mère lui répétait souvent, de sa voix douce : « Mon fils, vous vous damnerez! » La damnation ne l'inquiétait pas autrement... — Après les palmes scolaires, il eut beau étudier le droit suivant la coutume de Normandie : le prétoire ne put le retenir ; et combien je l'en excuse ! La littérature le réclamait, paraît-il, impérieusement...

LA BRUYÈRE

Ou plutôt, il se réclamait d'elle ; il s'imposait à elle, et à nous, infortunés !...

CORNEILLE

... C'est alors qu'il vint faire, à Paris, les débuts que vous savez, publiant souvent ses œuvres sous le nom de son oncle Thomas... Il commença par des opuscules d'imagination, je n'ose dire de poésie, par crainte de vous choquer... Voilà, puisque vous avez la bonté de m'interroger à son propos, les souvenirs que j'ai conservés du jeune homme. Il

ne m'appartient pas de l'apprécier comme écrivain. Toutefois, je persiste à vous trouver un tantinet rigoureux envers lui. En tout cas, il fut plus habile que bien d'autres ; il n'a perdu qu'une seule cause dans sa vie, et s'en consola : ce n'était pas la sienne. Vous le jugez, vous, à travers vos griefs personnels ; laissez-moi vous dire que ce n'est pas bien de votre part.

RACINE

Brisons là-dessus, s'il vous plaît, et voyons un peu, sans indulgence comme sans fiel, ce qui surnagera de son bagage littéraire. — *Primo*, vous m'accorderez bien que son œuvre poétique, à la parcourir d'un œil impartial, est vide à pleurer, n'est-ce pas ? ... misérable au delà de toute expression...

CORNEILLE

C'est selon ! Vous exagérez. Il n'a jamais fait d'aussi bons vers que moi, c'est possible ; mais, par contre, il m'en est échappé parfois de plus mauvais, de plus obscurs, de plus durs, de plus contournés que les siens...

RACINE

C'est là répondre en Normand, sauf votre respect ! Allons, vous êtes trop modeste ! C'est, n'est-il pas vrai ? également au *Mercure*, cette feuille attitrée des Normands, que votre neveu donna la primeur de ses *Églogues* dont le recueil parut en

1688, alors que depuis plus de vingt ans déjà Despréaux, et vous, Molière, depuis près de trente ans, rompiez courageusement des lances contre le faux genre *précieux* toujours florissant, contre l'intolérable *bel esprit* qui, du roman, avait envahi les tréteaux et menaçait, par Quinault, d'infecter la scène. Mais M. de Fontenelle était de l'espèce incorrigible. Jamais, dans ses vers, la passion ne parle toute pure. Comme dit son Ismène, en promettant à Corylas sa tendre amitié :

Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux!

Telle est leur devise, à tous ces soupirants de ballet; et surtout, c'est celle de leur créateur. Partout ingénieux, affecté, alambiqué, quintessencié, nulle part il n'est *vrai*. Sans cesse il a peur que moi, lecteur, je ne l'oublie; sans cesse il se substitue à ses conventionnels personnages, Iris ou Chloris en l'air, Tircis ou Daphnis, Lycidas, Arcas ou Palémon. Derrière ses bergers navrés ou transis; derrière ses belles mélancoliques, ses amantes langoureuses, je vois poindre son visage heureux qui rayonne d'orgueil et de béate satisfaction! — En vain chercheriez-vous dans ces morceaux enrubannés, parfumés, la moindre trace de la naïveté qu'exige l'idylle, car il estime que les chevriers de Sicile fleurent trop la campagne. Pastoureaux et pastourelles y pourchassent à l'envi le fin du fin en galanterie et chantent la romance sur le mode à la fois le plus prosaïque et le plus maniéré. Comme ces peintures sont fardées! Comme le ton en est

irritant! Quel apprêt de style! Quelle absence de simplicité villageoise!...

LA BRUYÈRE

J'adhère à votre opinion, monsieur. Joignez, si vous voulez, à ces médiocres églogues trois pièces détachées qui ne valent guère mieux, intitulées, si j'ai bonne souvenance, le *Portrait de Clarice*, le *Sonnet de Daphné*, l'*Apologue de l'amour et de l'honneur;* et vous aurez énuméré toute l'œuvre versifiée, si mince de volume et de sens, de M. de Fontenelle! Tout cela est sec, menu, pointu; nulle spontanéité, nulle verve jaillissante. — Pour le faire court, et pour définir notre homme en deux mots, il m'apparaît en ce genre, cet admirateur de La Motte, comme un disciple attardé de l'école de Benserade, comme un *arriéré*, qui pense avec prétention ou subtilité, et qui, par surcroît, écrit platement, rime avec indigence. Interrogez la postérité : de quel air supporte-t-elle les élucubrations de cet auteur raffiné à contretemps, que J.-B. Rousseau — un poète authentique, celui-là! — nomme, par juste moquerie, *le pédant le plus joli du monde?*

RACINE

Mais, au fait, j'y songe, monsieur de La Bruyère, n'est-ce pas Fontenelle que vous avez drapé de la belle façon dans un article de vos *Caractères*, sous le pseudonyme de *Cydias*, comme un rejeton effroyablement suranné de l'Hôtel de Rambouillet?... C'était du moins, vous le saurez, l'interpré-

tation courante; et l'on ajoutait que vous aviez gardé une dent contre lui parce qu'il vous avait maltraité dans le journal où il collaborait avec de Visé et consorts. — Je goûte fort, quant à moi, ces malins croquis sous lesquels la satire indirecte circule comme sous le manteau.

LA BRUYÈRE

Oh! pardon, monsieur, il serait temps de nous entendre, une bonne fois, sur cette manie qu'on me prête d'avoir expressément portraituré tel ou tel dans mon livre en l'habillant d'un nom d'emprunt, mythologique ou bizarre. Halte-là, s'il vous plait! Je décris des types, non des individus. Je m'inscris en faux, je proteste avec la dernière énergie contre ces *clefs* que les habiles s'évertuent à forger afin de se targuer ensuite de leur sagacité merveilleuse (car, au fond, ils n'ont pas d'autre but!). — Après cela, que je me sois inspiré peu ou prou de M. de Fontenelle, c'est mon affaire,... et c'était mon droit.

RACINE, *riant.*

Ah! par exemple! Chacun des traits de votre *Cydias* ne le peint-il pas au vif? — Tenez, j'ai tant relu ce passage de votre fameux chapitre *de la Société et de la Conversation* que je le sais presque par cœur... Ne niez donc pas! Au demeurant, vous n'étiez guère chauds ensemble. Vous ne voyiez, vous, en lui que le pédant...

MOLIÈRE, *interrompant.*

Il passait, en tout cas, pour un pédant sans lourdeur, aimable et gracieux, tel qu'il siège dans le *Temple du Goût* de M. de Voltaire :

D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre...

Je n'en puis dire autant de tous ceux que j'ai personnellement connus. Ils étaient d'un autre acabit !

RACINE

Oui, oui... Mais je poursuis... A supposer, monsieur de La Bruyère, que l'ami du *Mercure galant* n'ait pas été d'emblée un de vos ennemis, il le devint très certainement après la publication de vos deux pages railleuses. Même vous devez vous estimer heureux que, spirituel comme il l'était dans ses bons jours, il se soit contenté de voter contre vous et n'ait eu ni l'idée, ni le loisir, au cours des soixante longues années qu'il lui restait à vous survivre, de dire de vous, à son tour, un peu de mal. Bien vous prit qu'il fût tant absorbé par son office de louangeur académique : sans quoi sa plume alerte vous eût peut-être égratigné d'importance ! — Mais, là, voyons, qui trompe-t-on alors? et qu'est-ce que ceci, sinon une charge amère, une cinglante satire du bel esprit de profession : *Prose, vers, que voulez-vous? Il réussit également en l'un et en l'autre.* — Vous êtes persuadé du contraire;

mais l'ironie, que vous chérissez, ne prend-elle point, par définition, le rebours de la vérité? — *Cydias* est (continuez-vous) le fournisseur en titre des ronds les plus distingués : stances, élégies, lettres de consolation, que sais-je? il dispense tout sur commande. Il possède une enseigne, un atelier, un magasin où il y a du choix, de quoi défrayer, enfin, tous les bureaux d'esprit de la capitale. Il est la perle rare, l'artiste en vogue, le favori des salons. Ainsi qu'un virtuose à la mode, il soigne son geste, il rend des oracles accompagnés d'effets de manchettes. Il compasse ses phrases mélodieuses sur l'amour, il débite de sémillants versiculets à faire pâmer d'aise toutes les Cathos et les Madelons imaginables; discoureur fade auprès des femmes; enclin, par système ou par fatuité, à contredire l'avis des hommes... Ah! quel tour plaisant vous savez donner à vos crayons, monsieur le bon apôtre, et combien peu vous épargnez les gens risibles! D'honneur, c'est un arrêt sans appel, une exécution en règle! Il ne faisait pas bon passer dans le champ de votre vision acérée. Vous fûtes, sans doute, agacé comme moi-même par ces *Lettres du chevalier d'Her...*, gauche essai d'un débutant de vingt-six ans qui, jaloux d'imiter le badinage désinvolte d'un Voiture, n'aboutit qu'à faire la figure d'un galant sur le retour. — Répondez donc : n'ai-je pas le droit d'admettre que vous visez notre écrivain quand vous avancez que *Cydias* s'égale à Lucien et à Sénèque?

MOLIÈRE

Certes, ici l'allusion est transparente, s'il en fut. Comme le premier, M. de Fontenelle n'a-t-il pas, dans sa prime jeunesse, fait dialoguer les morts, parfois avec moins de fantaisie macabre, mais sur des sujets assurément plus puissants et plus neufs, déployant, à propos des matières les plus imprévues et variées, une instruction déjà large, une raison hardie, qui contrastent heureusement avec la recherche souvent puérile et l'affectation du langage? N'a-t-il pas, comme le second, écrit des tragédies plus réfléchies que pathétiques, et qui, je le confesse, sentent la mèche à plein nez? — Il me paraît évident, à moi aussi, que *Cydias*, c'est Fontenelle, ... et pas un autre!

RACINE

Et puis, vous déclarez qu'il se met au-dessus de Platon, de Théocrite et de Virgile. — D'accord! Ici encore, vous pensez aux déductions astronomiques et cosmogoniques du *Timée* ou du *Théétète*, qui rappellent, avec un peu de bonne volonté, telles théories de cet autre dialogue soi-disant philosophique, la *Pluralité des mondes;* vous songez aux pastorales alexandrines qui, malgré leur art infini, offrent, au fond, bien plus de savoureuse réalité champêtre que les élégantes allégories nuageuses de M. de Fontenelle, berger si peu sincère. — Enfin, vous souvenant peut-être que Despréaux disait La Motte *encanaillé de ce petit Fontenelle*,

vous rangez *Cydias* parmi les contempteurs d'Homère. Or, nous savons tous que le neveu de M. Corneille — de l'admirateur de Tite-Live et de Lucain! — apportant dans le camp des La Motte et des Perrault son intransigeante fougue de recrue, s'insurgea à l'étourdie contre tous les anciens en bloc...

CORNEILLE

Il les ignorait! Quoi d'étonnant? Jamais il n'eût été capable d'annoter les auteurs grecs comme vous, qui le faisiez pour votre plaisir!

RACINE

Raison de plus! Il les attaquait par de mordantes digressions et par des flèches de Parthe, perfidement aiguisées, plutôt que par de retentissants factums ou par des arguments solides... Voyez, à cet égard, les anecdotes rapportées par Trublet... Il dirigeait contre eux, sous main, à petit bruit, une guerre d'escarmouches, de chicanes frivoles, de libelles mesquins, clandestins, sans éclat, mais aussi sans scandale et sans risque.

MOLIÈRE

Par exemple, il prononce, ce prophète : « On nous admirera avec excès dans les siècles à venir. Avec quel mépris ne traitera-t-on pas, en comparaison de nous, les beaux esprits de ce temps-là, qui pourront bien être des Américains! »

RACINE, *haussant les épaules.*

Voilà le ton qu'il affecte dans le grave débat qui divise les lettrés! — Pour le trancher net, dans votre pédant précieux, dogmatique, coqueluche de la province et de la bourgeoisie, visiteur rare, mais causeur péremptoire, décisif, et, à son propre gré, le premier des poètes; dans votre silhouette de sophiste sceptique et paradoxal, qui toujours évite de partager le sentiment du prochain et en qui (je cite vos expressions formelles) « on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même », je m'obstine, avec tout Paris, à démêler la caricature, plus amusante encore qu'exacte, de notre ridicule, mais infortuné confrère!

MOLIÈRE

Et c'est, à coup sûr, de votre *Caractère* que s'inspira J.-B. Rousseau pour darder contre le *vieux berger normand*, contre le galantin de ruelles, sa sanglante épigramme :

...Chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde. .

LA BRUYÈRE

J'entends bien! Mais, messieurs, pardonnez-moi; la querelle que vous me faites n'est pas neuve! Depuis trois mille ans, et plus, que les humains se chamaillent sur des questions de goût, l'on n'a guère cessé de reprocher aux moralistes (si votre

indulgence consent ce titre à mon faible mérite) d'avoir fait poser, pour leurs satires générales, les diverses personnes qu'ils avaient eu lieu d'approcher et qui n'eurent pas l'heur de leur plaire! J'ai désavoué hautement les applications qu'on m'imputait. Je maintiens, dans l'espèce, qu'en traçant les lignes que vous me récitez avec une si flatteuse sûreté de mémoire je n'eus pas en vue *le seul Fontenelle*. Hélas! je le voudrais; par malheur, il n'en est rien. Depuis Adam, les pédants et les fats sont légion. J'en ai vu, je vous jure, défiler une kyrielle sous mes yeux, chez M. le Prince. J'ai pris mon bien où je le trouvais; ce n'est pas vous, Molière, qui me dénierez ce privilège, je pense. C'est le procédé constant, légitime, des romanciers, des dramaturges, enfin de quiconque observe l'âme humaine; tant pis pour ceux qui tombent sous leurs prises! Et tant mieux pour la malignité publique, si elle s'ingénie à découvrir des originaux frappants, des esquisses d'après nature, derrière les physionomies fictives ou complexes qu'on jette en pâture à sa curiosité! — Mais je veux, pour vous contenter, que mon *Cydias* désigne Fontenelle. Si je l'ai trop rabroué, n'avons-nous point, ici même (*désignant Voltaire*), un éminent protecteur pour le défendre? Je gage qu'il n'y manquera pas.

RACINE

Tiens, c'est vrai; vous nous écoutiez, monsieur de Voltaire, et vous n'avez rien dit encore! C'est extraordinaire! Seriez-vous malade? Vous avez

pratiqué l'homme dont nous parlons ; vous lui écriviez souvent, vous adressant à lui, disiez-vous, comme à votre maître...

LA BRUYÈRE

Votre maître?... C'est fort! Vous vous moquiez.

RACINE

La vulgaire prose vous semblait parfois insuffisante pour correspondre avec lui ; vous vous répandiez en effusions lyriques :

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles...

LA BRUYÈRE

Mais vous engagiez, en terminant, sa muse à ne pas nous parler le *jargon de calcul, de réfraction,* car :

Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie...

D'où je conclus que, le priant de vêtir la raison en poésie, vous étiez loin de détester ses petits vers, bien inférieurs aux vôtres!

VOLTAIRE

J'en conviens, j'en conviens! J'avais vingt-cinq ans quand j'écrivis ce dithyrambe... Oui je fus, en somme, un des partisans de Fontenelle : je l'ai connu pendant quarante ans de mon existence ; je

suis donc plus à même que vous de l'apprécier, surtout par sa seconde manière, que vous passez sous silence, et pour cause.

RACINE

Soit ; mais vous ne fûtes pas toujours conséquent avec vous-même, loin de là ! Ainsi, dans votre *Temple du Goût*, vous feignez, n'est-il pas vrai ? que vous visitez le séjour des écrivains défunts, au milieu duquel se dresse le sanctuaire inviolable gardé par la Critique. Elle en écarte les méchants auteurs, les ennemis de nos chers anciens, Houdar de La Motte, Perrault et... *Fontenelle!* Et vous qui, certes, étiez plus riche d'esprit que ce dernier — car vous en affectiez moins — n'avez-vous pas présenté de ses *Dialogues des morts* une très vive et très saine censure?...

LA BRUYÈRE

En effet, Fontenelle s'occupait volontiers à faire causer les ombres ; il enterrait les autres et leur composait de belles oraisons funèbres. Pour lui, il n'était guère pressé de venir nous rejoindre ! Il avait pris fort au sérieux, là-haut, son titre d'Immortel !

RACINE, *reprenant.*

... Vous y relevez, dans ces *Dialogues*, mille défauts : rapprochement artificiel et forcé des personnages ; mignardise des pensées, de la diction. Vous y notez justement des parallèles fâcheux pour toute

oreille judicieuse. Quel dommage, je vous prie, d'entendre Faustine se comparer à Brutus — ce Brutus que vous avez glorifié, vous, plus dignement que Fontenelle! — ... Julie de Gonzague à Soliman, Diane de Poitiers à César!... Quel énorme défi au sens commun!

MOLIÈRE, *avec un lyrisme comique.*

Anacréon, Alexandre, Phryné, Aristote, Sénèque, Scarron, Galilée, Montezuma, quel étrange bavardage il vous prête! Que de laborieuses bagatelles! Que de sornettes!

RACINE

Je me persuade aussi que vous avez voulu railler Fontenelle, tout en le copiant un peu, quand vous avez bâti votre *Micromégas* sur cette idée, émise déjà par lui, que les habitants de la Lune ne sont, ne peuvent être en rien semblables à ceux du globe terraqué. (*Assentiment de Voltaire.*) Il y a plus. Écrivant au roi Frédéric, vous déclariez Lucien naïf, au prix de Fontenelle; vous blâmiez celui-ci (singulier grief dans votre bouche!) de prétendre sans trêve avoir de l'esprit. « C'est toujours lui qu'on voit, disiez-vous, et jamais ses héros; il soutient le pour et le contre : il ne veut que briller. » — J'applaudis au trait final. Vous voyez qu'au fond nous sommes d'accord... Fontenelle est coupable d'avoir versé dans le précieux du plus mauvais aloi.

VOLTAIRE

Attendez... Votre mémoire ne vous abuse-t-elle pas, monsieur Racine?... Oui, oui, c'est vrai, j'écrivis cela; mais, bah! c'est qu'à cette date, déjà, Fontenelle ne trouvait pas les anciens assez polis, assez bien peignés. Il méconnaissait leur émouvante simplicité passionnée. Sur ce point il errait, je l'accorde... Cette étroitesse suffit-elle à ruiner de solides mérites? Au nom des dieux, cessez de le déchirer à belles dents. De lui, bientôt, il ne restera rien!

RACINE

D'autres fois, en dévoué camarade que vous êtes (φιλόφιλος, dirait Aristote), vous l'élevez au pinacle — pour le consoler, sans doute — et vous l'encensez à tour de bras. Ouvrons la liste des écrivains français qui clôt votre *Siècle de Louis XIV*. Si, comme vous le désirez, ce rapide catalogue doit servir, un jour, à fixer l'histoire littéraire du temps, assurons-nous que votre ami y trônera en noble posture! Pour un peu, par ma foi, vous l'appelleriez *le grand Fontenelle*, comme on dit couramment *le grand Corneille, le grand Condé*, ou *le Grand Roi*. Dès l'abord, vous prononcez : *On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit...* — Laissez-moi rire! Il prendrait donc le pas sur vous-même, qui êtes né sous Louis XIV? J'avais toujours cru que vous méritiez mieux qu'homme de France

cette épithète d'*universel* dont vous le décorez... et qu'il eût été peut-être le premier à décliner.

CORNEILLE

Eh! oui; l'eût-il acceptée sans scrupule, lui qui — de bonne foi, je n'en veux pas douter — définit ainsi la façon dont il entend et remplit son rôle de secrétaire d'académie : « Je ne fais profession d'aucune science, comme tous les autres, et je suis l'Ignorant de la compagnie. On ne m'a pris que pour cela... Je ne suis point par ma place orateur-né; je le suis encore moins par mon caractère (1)? »

VOLTAIRE

Ce sont là des formules obligatoires...

RACINE

Vous allez jusqu'à le louer de ses chétifs opéras, de ses tragédies incolores. Vous nous reprochez, à Boileau et à moi, de l'avoir *méprisé* (le mot est bien gros! c'était du dédain plutôt que de l'hostilité)... de l'avoir criblé d'épigrammes, de lui avoir fermé les portes de l'Académie... De quoi le plaignez-vous donc? De trente-quatre à cent ans, il eut bien le temps d'occuper son fauteuil, de l'user, et même d'y dormir, s'il en avait envie!

VOLTAIRE

Voilà de vos injustices encore! Il était bien trop actif pour même y somnoler. Mais continuez... Je

(1) Paris, 30 janvier 1706. — *Mémoire historique*, de Junius Castelnau, p. 120.

m'attends, je vous le certifie, à être terrassé !... Je vous écoute.

RACINE

Bref, vous vous extasiez, je ne sais trop pourquoi, sur le charme de ces faibles *Dialogues des morts*, dignes de Voiture, où il trouve moyen de rabaisser, de décrier les anciens au profit des modernes, par l'organe du sage par excellence, Socrate, discourant avec ... Montaigne ! — Son *Histoire de l'Académie* et ses essais de vulgarisation scientifique sont, dit-on, instructifs et agréables. Je ne m'y oppose point ; ces sujets passent ma compétence et ma portée... Mais quoi ! votre panégyrique, si complet, m'étonne, et m'afflige. — Que vous en semble, Molière ? — Pensez-vous, comme M. de Voltaire l'affirme — avec beaucoup d'exagération, à mon sens — dans son registre des écrivains du grand règne, que Fontenelle soit une manière de génie encyclopédique, et le plus *universel* de l'époque ; qu'il soit (je cite textuellement) le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites — astronomie ou géométrie ; — qu'il s'élève, de par l'applaudissement unanime, au-dessus de tous les savants dénués du don de l'invention ; que son intelligence, enfin, s'étende à tout saisir, et que ses ouvrages dénotent à la fois la finesse et la profondeur de son esprit ? Et vous, l'un des maitres incontestables du théâtre, vous, philosophe à vos heures, quel état faites-vous, en particulier,

de ces comédies séniles que M. de Voltaire lui-même est contraint de juger froides, peu scéniques, et de ce cartésianisme qui n'empêcha pas son zélateur d'être déféré, sous couleur d'athéisme, au monarque par son fidèle confesseur, le jésuite Le Tellier...?

VOLTAIRE

... dont on ne compte plus les actes despotiques et les abominables persécutions!

MOLIÈRE

Ah! Racine, vos questions précipitées ne laissent point que de m'étourdir et de m'embarrasser! Zélé gassendiste, je ne goûte pas plus que notre bon fabuliste les lubies de Descartes; et M. Fontenelle lui-même se défiait des cultes trop ardents. Il a dit, si je me souviens bien, du fondateur de la méthode : « Il faut toujours l'admirer, et le suivre quelquefois. » Notez la restriction! — Irons-nous, d'ailleurs, analyser sérieusement la *philosophie* de M. de Fontenelle?... En a-t-il une seulement? Il est permis d'en douter. Pas plus philosophe que poète!... Quant aux comédies, souffrez, messieurs, que je me récuse; j'avoue, à ma honte, ne les avoir jamais, jamais lues.

RACINE

Que Dieu et les Muses vous en préservent!

MOLIÈRE

Il était, je le sais — pour ses péchés, sans doute — fort épris de théâtre, très fier de nommer pour son oncle l'auteur du *Cid*, dont il opposa sans cesse la gloire avec celle de Descartes, comme une réplique triomphante aux détracteurs des modernes, aux fervents adorateurs des plus hauts génies de l'antiquité... Mais négligez le dramaturge incohérent et creux, le simulacre de penseur, et saluez délibérément en M. Fontenelle le propagateur habile, heureux, de la science. Sur ce terrain, je lui tire mon chapeau... Et je ne suis pas suspect de crédulité! Veuillez vous remémorer l'horreur que m'inspirèrent les spécieuses simagrées de savoir, les grimaces d'érudition, surtout chez les femmes. J'ai blasonné de mon mieux celles qui se prévalent de leurs vaines connaissances, à tort et à travers, par ostentation pure, et qui, dédaignant les soins du ménage, pérorent entre une lunette et d'épais *in-folio* dont elles n'entendent pas la première ligne. Notre ami Despréaux, de son coté, fustigea les pecques évaporées perdues dans les astres. Mais M. Fontenelle éprouve un besoin légitime, il ne me semble ni un Céladon, ni un Trissotin, quand il veut donner au public mondain, sans prétention, sans ombre de pédanterie, quelques notions utiles sur la disposition et l'aspect des corps célestes. Je parierais que vous-même, La Bruyère, avez lu la *Pluralité des mondes*, et peut-être le volume vous suggéra-t-il, à votre

insu, plusieurs de vos meilleures pages... Hein! répondez.

LA BRUYÈRE

Je n'en disconviens pas. Je l'ai parcouru jadis, sans trop d'ennui...

VOLTAIRE

Et puis, reconnaissez combien le cadre en est simple et séduisant! Avec Fontenelle, la science la plus sublime devient accessible : elle enseigne et badine dans la juste mesure. Elle est une distraction charmante; elle se tourne en un délassement sérieux qui n'éloigne point les gens des devoirs de leur état. — Science à l'eau de roses, objectera-t-on, conférences de ruelles! astronomie pour lectrices de *la Princesse de Clèves!* — Je suis votre serviteur! Laissez dire aux envieux, qui défigurent tout de gaieté de cœur! On m'a narré qu'une jeune archiduchesse autrichienne de dix-sept ans, jolie, éventée et coquette, future impératrice des Français...

MOLIÈRE

Oh! oh! si c'est une impératrice!...

VOLTAIRE

... émit, un jour, sur la *Pluralité des mondes*, une réflexion, ma foi, fort sensée : « Il faut pourtant laisser aux Français l'avantage que les Allemands n'ont pas : c'est de donner à toutes les sciences les

plus abstraites une tournure si agréable qu'elles plaisent même aux femmes; ce qui est le cas pour Fontenelle (1). »

MOLIÈRE

Ouais! la remarque est on ne peut plus pertinente, en effet! — Le cadre est gracieux, d'accord! Une dame du bel air, curieuse, comme on l'était alors, des conquêtes de la philosophie nouvelle, demande à son hôte, qui s'improvise pour la circonstance astronome, comment est constitué le monde que nous habitons, et s'il est d'autres mondes habités. Cette personne, qui n'a nulle teinture de science, mais aussi qui n'a rien de commun avec mes ridicules précieuses, interroge, le soir, après souper, en un beau parc, son précepteur bénévole sur les tourbillons et sur la Voie lactée, sur la clarté de ces radieux météores, de ces lumineuses planètes dont elle prie qu'on lui dévoile discrètement le mystère... Et l'entretien commence aussitôt pour se prolonger durant six soirées consécutives, précis et galant sans fadeur. Le moyen, à trente ans, fût-on célibataire endurci, de s'abstenir de soigner son style et son geste en édifiant sur ces merveilles de la création une jeune et jolie marquise dont les yeux limpides, braqués sur le firmament, *d'amour mourir nous font...*, comme parlait mon *Bourgeois gentilhomme*.

(1) Opinion de l'impératrice Marie-Louise sur la *Pluralité des mondes*, rapportée par M. Anatole France dans sa *Vie littéraire*.

CORNEILLE

L'intention de Fontenelle était nette. De son propre aveu, il s'efforçait de traiter la *philosophie* (vous diriez maintenant : la *science*) d'une façon qui ne fût pas du tout philosophique et de l'amener à un degré où elle ne parût ni trop sèche pour les honnêtes gens, ni trop enfantine au regard des savants. — Au total, il y réussit.

MOLIÈRE

Oui vraiment : et l'on peut appliquer à ces *Entretiens* l'apologie de La Fontaine sur ses *Fables* : « Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. » — Trop souvent, certes, il tourne la cosmographie en amusants madrigaux. Pourtant, nulle récréation intellectuelle n'est plus attrayante que ce mélange de fantaisie et de vérité un tantet superficielle, quoiqu'il y subsiste certains traits épars — que je voudrais pouvoir effacer — de ce jargon précieux que je hais dans l'âme !

VOLTAIRE

Notamment — vous en souvient-il ? — au chapitre de la lune, cette fastidieuse dissertation sur les beautés brunes et les beautés blondes, qui (passez-moi le mot !) me semble un peu tirée par les cheveux. Oser marier ainsi Copernic à Mlle de Scudéry !

MOLIÈRE

Imputez la faute à l'atmosphère où vivait notre auteur. Vous remarquerez qu'il ne se départ jamais du ton de la conversation mondaine; mais jamais, non plus, il ne perd l'occasion d'y semer d'utiles maximes de conduite. Il manque d'élévation, c'est clair; il n'atteint pas la rêverie capricieuse ni la verve cavalière du seigneur de Bergerac. Il ne se hausse que par accès à l'éloquence ou à la poésie. Il n'a point d'envolées superbes à la Pascal, encore moins de ces élans lyriques ... trop familiers peut-être, si j'en crois ce qu'on chuchote, à tel vulgarisateur plus récent. Mais quoi! N'est-ce donc pas déjà beaucoup que d'avoir exécuté ce tableau net et compendieux du système du monde d'après Képler et Galilée? — Et quelle modestie! Lui qui nous révèle, pour parler comme les poètes, les arcanes de la voûte éthérée, tout uniment il se compare à quelque machiniste de théâtre initiant les profanes au secret maniement des ficelles d'où dépendent les vols, changements à vue et apothéoses d'opéra. Oui, Fontenelle réunit en soi toutes les qualités que requiert cette explication délicate. Il ne néglige rien pour rendre le ciel à la fois majestueux, dramatique, intéressant, pittoresque et moral. Il s'égaie à détailler l'univers pièce par pièce, tel un mécanisme d'horloge; et du même coup, en définitive, il introduit la science dans notre littérature.

VOLTAIRE

A merveille! Mais pourquoi vous borner à ces seuls *Entretiens*? N'oubliez pas qu'il publiait, vers la même date, son *Histoire des Oracles*, traduction ou plutôt adaptation excellente de ce lourd fatras du Hollandais Van Dale : il sut en faire, ô surprise! un exquis petit traité... Voilà la vraie méthode française, logique, irréfutable dans sa forme étincelante!... Ce livre, que Bossuet ne trouvait pas indigne de figurer dans sa bibliothèque, contient en germe toute cette polémique contre la superstition dont devait retentir notre dix-huitième siècle; offensive terrible, quoique dissimulée sous d'innocents dehors! — Les prêtres ne s'y trompèrent point; ainsi que je l'ai conté, les matières scabreuses auxquelles il touche lui suscitèrent de violents ennemis. Par bonheur, il leur échappa; mais on lui fit bien voir combien il est périlleux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. Il veut prouver, vous ne l'ignorez pas, qu'il est faux que les oracles aient été rendus par les Démons (nombre de théologiens, race subtile d'imposteurs, professaient alors ce dogme inepte) : Fontenelle opine qu'il faut être misérablement aveugle pour deviner un résidu merveilleux à travers des supercheries humaines, s'il en fut. Démonstration adroite, illustrée de drolatiques anecdotes comme celle de la dent d'or qu'un petit enfant silésien avait, disait-on, dans la bouche. — Bref, Fontenelle amène le lecteur à conclure, en

son âme et conscience, qu'il n'existe aucun prodige opéré par les déités infernales, voire par les puissances célestes, pour déconcerter l'ordre immuable de la nature. Volontiers nommerait-il *miracle* uniquement ce qui ne s'est vu qu'une fois sous la calotte des cieux...

RACINE, *entre ses dents.*

Par exemple, la chapelle dédiée par le patriarche de Ferney...

VOLTAIRE, *sans paraître avoir entendu.*

... Il est un autre point, monsieur Corneille, où je loue hautement votre neveu d'avoir heurté de front l'usage. Oh! parbleu, je suis loin de le féliciter d'avoir rompu en visière à tous les grands ouvriers de pensée et de style qu'ont produits Athènes et Rome. Il n'est guère pardonnable d'avoir fait cause commune avec un La Motte, un Perrault!... Mais j'applaudis de tout cœur à son intelligente initiative en faveur de la diffusion de la langue nationale.

CORNEILLE

Jusqu'à Fontenelle, effectivement, le latin fut l'organe exclusif de toute science...

VOLTAIRE

Il a émancipé, lui, l'idiome indigène, que notre Académie, de par ses statuts, s'est proposé de rendre capable de traiter de tous les arts et de toutes les sciences. L'ère avait enfin lui, où la Science, entrée

dans le domaine désormais illimité des applications, devait s'adresser à tous en parlant la langue de tous. Or, quelle est cette langue de tous, excellemment propre à développer les théories, à répandre les découvertes insignes, à déduire les corollaires éternels? quelle était-elle alors, Messieurs, sinon la nôtre, dont les victoires de la France et les chefs-d'œuvre de l'âge précédent avaient fait le dialecte *catholique*, au sens étymologique du mot? — Voilà ce que M. Fontenelle eut la hardiesse de proclamer : sachons-lui gré de son audace! Dès lors, d'illustres étrangers donnèrent l'exemple de préférer notre langue au latin : et M. Leibniz, associé de l'Académie des sciences, écrivit dans un bien beau français quelques-uns de ses ouvrages. — Je loue aussi en M. Fontenelle l'apôtre du progrès. Il eut foi dans les destinées de la science, dont certains, à l'heure actuelle, vaticinent prématurément la faillite. Moins insouciant ou moins sceptique que vous, Monsieur de La Bruyère, il augure, dans une de ses lettres : « Tout ce qui peut être pensé ne l'a pas été encore, et l'immense avenir nous réserve des événements que nous ne croirions pas aujourd'hui, si quelqu'un nous les prédisait. » — L'issue prouva qu'il ne se leurrait en aucune façon.

LA BRUYÈRE

Bon! Tout est parfait dans la meilleure des républiques littéraires, et Fontenelle, à vos yeux, ne mérite que des compliments! Penseur, savant, écrivain, il a tous vos suffrages. Mais, encore un

coup, qui diantre nous dira ce que vaut sa philosophie... si philosophie il y a? Vous en faites bon marché, Molière, à ce qu'il me parait... Vous plait-il que nous interrogions à ce sujet M. d'Alembert, qui passe à point nommé par ici, s'entretenant avec sa mère, Mme de Tencin?... Holà! docte géomètre, et vous, madame, salut! Souffrez que je vous arrête un instant...

VOLTAIRE

Je vous fais mes baisemains, madame!

LA BRUYÈRE

Excusez, je vous prie, l'incivilité de ma question à brûle-pourpoint. Vous arrivez comme de cire. Daignez nous communiquer votre impression sur le tempérament physique et moral, sur la valeur scientifique et philosophique de M. Fontenelle, au sujet de qui nous discutons.

VOLTAIRE

Vous l'avez bien connu, au Palais-Royal ou ailleurs, du temps qu'il hantait votre maison et celles de vos amies, la duchesse du Maine, la marquise de Lambert et Mme Geoffrin. Ainsi...

MADAME DE TENCIN

Répondez d'abord, mon fils, tandis que je rassemble mes souvenirs un peu effacés et fort dispersés. Messieurs, je suis à vous dans dix minutes. Ne troublez pas mon recueillement.

D'ALEMBERT

La valeur *philosophique* de Fontenelle!... Comme s'il avait jamais eu, même d'une manière intermittente et décousue, un corps de doctrine à lui, des idées originales, des jugements arrêtés aboutissant à des conclusions précises! Mais non : apprenez qu'il cultiva plus d'un système! « Il est permis, me répliquerez-vous, de changer d'allures et de perspective, quand on est à cheval sur deux siècles, et séculaire soi-même! » Je crois peu aux transformations si radicales. — Notez qu'en sa jeunesse il se montre beaucoup plus *pessimiste* (c'est bien ainsi, n'est-ce pas? qu'on parle aujourd'hui) qu'il ne le sera dans son déclin. Est-ce faute d'avoir conquis assez vite le rang ambitionné, est-ce plaie d'amour-propre? — La raison est plausible. Toujours est-il que de très bonne heure, aigri, vieilli, il crie à tous les échos que tout est chimère : plaisir ou vertu, science et philosophie, grandes réputations et beaux actes. Démolisseur implacable, que respecte-t-il, en fin de compte? La faculté décevante de l'imagination, cette souveraine maîtresse d'erreur, la reine du monde, à son gré comme au dire de son devancier Pascal. Il professe alors que tout est fiction, illusion; que l'unique ressource pour n'être point dupe, c'est de se faire dupeur, et de s'en tenir à cette consigne. Nous le vîmes ensuite adopter des doctrines, Dieu merci! moins desséchantes, s'occuper avec précaution de métaphysique, se ranger au cartésianisme, tout en s'écar-

tant du chef de l'école sur le problème de l'origine des idées. A cette date, il cherche sa voie; il ne songe, turbulent disciple, qu'à jeter des germes de doute et de polémique, à pousser sa pointe en tous sens. Plus tard, il déclare plus de sincérité, d'indépendance et de courage...

VOLTAIRE

Bravo!... De courage — oui, c'est le mot juste; je le retiens. On accuse trop vite Fontenelle d'égoïsme et de circonspection confinant à la poltronnerie. L'on va répétant que la persécution ne lui allait pas le moins du monde, qu'il n'a rien omis pour se mettre en situation d'y échapper. C'est pour cela, prétend-on, qu'il évita les terrains glissants, répudia les sujets scabreux ou compromettants, et s'attacha désormais à nous apprivoiser avec la science austère en des livres rédigés sans enthousiasme, sans chaleur et sans profondeur, mais d'un ton dégagé, d'une fluidité gracieuse, avenante, familière. Tout texte lui serait bon pour énoncer de fines pensées, pour établir d'ingénieux rapprochements, qu'il s'agisse de grandioses vérités ou d'hypothèses arbitraires! — Or, je vous garantis que ces insinuations portent à faux pour la plupart! Messieurs Racine et La Bruyère, vous blâmiez Fontenelle d'être purement et simplement un *bel esprit?*... Non, non. Il y a, chez lui, plus et mieux que de l'esprit, beau ou laid! Il a signé quantité d'opuscules, plusieurs sur des matières très relevées, comme ses *Fragments d'un traité de la raison*

humaine. Il avait témoigné, dès avant sa trentième année, sa vaillante énergie batailleuse en faisant insérer dans le journal que dirigeait Bayle en Hollande — les *Nouvelles de la République des Lettres* — une prétendue *Relation de l'île de Bornéo :* c'était une plaisante trame allégorique, satirique et transparente, sur Rome et Genève...

RACINE

Oui, je m'en souviens. Il désignait ces deux sœurs rivales sous les noms baroques de *Méro* et d'*Énégu*...

VOLTAIRE

Parfaitement! Quel joli canevas de conte... un peu lugubre, par exemple! Méro, magicienne tyrannique, exigeait que ses sujets vinssent lui confesser leurs plus intimes désirs, leurs pensées de derrière la tête, et lui apporter tout leur argent. — Elle forçait les gens (quelle horreur!) à lui baiser les pieds, à adorer des os de morts, à tolérer ses plus burlesques incartades. Enfin ses sortilèges, ses fureurs soulevèrent contre elle un parti considérable, et sa sœur Énégu lui ravit la moitié de son royaume. Allégorie aisée à percer autant qu'un article de mon *Dictionnaire philosophique!* Elle fut saisie, en effet, et fit grand bruit, non seulement dans les Provinces-Unies, mais chez nous. On en connut, ou plutôt l'on en soupçonna l'auteur. On l'eût expédié, comme athée, à la Bastille (j'en ai tâté pour moins!), s'il n'eût eu la présence d'esprit

de détourner l'orage en exaltant la Révocation par de mauvais vers. Ce n'est pas, messieurs, la plus brillante page de son histoire ; mais que celui qui n'a, de sa vie, modifié ses opinions politiques ou religieuses — surtout pour sauver sa peau — lui jette la première pierre! Moi-même...

D'ALEMBERT

Il était brave au besoin, c'est certain. Puis son savoir était réel, et très ferme son bon sens. On me jugeait plus fort géomètre que lui ; mais jamais je n'aurais eu l'art de traduire si fidèlement les découvertes des autres. C'est peut-être ce qu'il accomplit de plus remarquable au cours de sa longue carrière académique. Ses *Éloges*, sur lesquels nous reviendrons, sont des perles, des merveilles de précision, de netteté! — Les avez-vous lus, messieurs?

RACINE

Longue carrière, en effet : les deux tiers d'une vie séculaire!...

CORNEILLE

Celui qu'aiment les dieux... et les immortels... ne meurt donc pas toujours jeune, comme dit le vieux proverbe?...

RACINE

... Et carrière honorable, je l'avoue à présent, de bonne foi et de bonne grâce! Il entra, vous le

savez, très jeune encore — trente-quatre ans — à l'Académie française... Il trouvait, néanmoins, que c'était un peu tard; et, depuis, il aimait à prôner la patience... Il lui appartint près de soixante-dix années!

CORNEILLE

L'élection fut laborieuse; il essuya, vous disais-je, quatre refus. C'étaient les anciens qui se vengeaient sous le masque de leurs dévots imitateurs; et ceux-ci, monsieur Racine, vous ressemblaient comme des frères!

MOLIÈRE, *impétueusement.*

Quoi! vous y revenez? C'est peu généreux. Eh! n'insistez pas, oncle irascible! Là encore, il serait bon de s'entendre. Remettons les choses au point, au lieu de condamner de confiance. — Ce prétendu détracteur acharné des anciens leur rend hommage et justice au moins lorsqu'il distingue entre les sciences et les lettres. Pour l'éloquence et la poésie, sur quoi surtout l'on conteste, *je crois*, disait-il, *que les anciens en ont pu atteindre la perfection.* — Qu'exigez-vous de plus?

Comment! voilà un homme qui spontanément constate que, sous le ciel de Paris ou de Londres, Calliope et Polymnie trouvent un accueil, un milieu, un aliment moins favorables que dans les cités antiques, jeunes, libres, et sans cesse en lutte; et vous n'êtes pas satisfaits! Il ajoute — et nous signerons des deux mains sa déclaration, pour peu

que nous aspirions au progrès : — Là où ils ont atteint la perfection, « contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés, mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égalés ». — Est-ce là, oui ou non, de la modération équitable? Et notez combien ces aperçus, qui ne laissent pas que d'être absolument justes, étaient en avance sur l'époque! Soyons un peu charitables, messieurs! La morgue et l'outrecuidance méritent les étrivières, mais non la fière indépendance de jugement, que le pédant ne connait pas. Je vous dis qu'en traversant la France par monts et par vaux avec ma troupe j'ai rencontré sur mon chemin bien de ces êtres insupportables chez qui, le vernis sitôt gratté, le cuistre reparaissait. Je les ai joués sur les planches, et j'ai fait rire à leurs dépens. Permettez-moi de vous rappeler mon Trissotin, aux sottes prétentions, à l'âme basse; mon Lysidas, plus réservé, à la mine pincée, au maintien doctoral, portant la perruque courte et le petit rabat uni, pétri de fausse science et de vanité, qui jauge tous les ouvrages de l'esprit au nom d'Aristote et d'Horace, de par les règles; qui disserte lentement, par le menu, d'une voix sèche et posée; qui parle en termes choisis, avec une correction étudiée.

C'est bien celui-là, mon cher La Bruyère, plutôt que M. de Fontenelle, le bel esprit de profession qui, « après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. » Non, M. de Fontenelle n'eût

pas dû vous servir de plastron. Vous n'avez voulu voir en lui que le taquin irrévérencieux, inconsidéré, qui picote les anciens par impuissante jalousie. Mais, du moins, je retiens de votre trop injurieux portrait une image exacte. Le pédant que vous nous présentez, votre *Cydias*, n'est plus un régent de collège, un docteur en bonnet, mais un *bel esprit* courtois, coquet, dameret, qui a ses entrées dans les meilleurs cercles et en fait les délices. Il renonce avec sagesse à copier la démarche altière, l'air important, le verbe haut de ses prédécesseurs : il ne cite plus ses textes à profusion. Il pétille, il plaît. Fi des formules scolastiques! Foin des amplifications insipides! La géométrie se fait avenante, et la cosmographie n'a plus de secrets pour les marquises (1)!

VOLTAIRE

Vous parlez d'or! Et Platon serait ravi de vous entendre, lui qui voulait qu'on inscrivît au fronton de son académie : *Que nul n'y entre, s'il n'est géomètre!* — M. de Fontenelle orna l'Académie française à double titre, comme savant et comme lettré, et ne dépara point l'Académie des sciences : il en fut le porte-parole très écouté, sinon la lumière. Et voulez-vous m'autoriser à vous exprimer ma pensée jusqu'au bout? Il me paraît qu'il fut expressément créé par un décret nominatif de la Providence pour incarner le *personnage académique* accompli.

(1) Voir le joli discours de M. Gabriel Jacquinet sur *le Pédantisme* (prononcé au lycée Condorcet en 1895).

l'auteur anticipé de la décentralisation intellectuelle, de combien de sociétés savantes étrangères et provinciales, sœurs ou filles de l'Académie française, n'a-t-il pas fait partie. Rome, Berlin, Nancy, Toulouse, Montpellier, Béziers! — Toutes les vertus de l'emploi, il les possède. Il sut, je le répète, réaliser le type de l'académicien parfait.

D'ALEMBERT

Oui, même en province, où c'est plus difficile. (*Sourires de l'auditoire.*) Il a rédigé, dans sa vieillesse, les statuts de l'Académie de Rouen, sa ville natale. Dans ses fréquentes relations avec les académies affiliées, il ménageait toujours le plus aimable accueil à leurs délégués ou correspondants. N'est pas aimable qui veut...

VOLTAIRE

Et puis, il a su dignement continuer la tradition des Corneilles! Si l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, le dicton n'est pas toujours exact en ce qui concerne la parenté. Nombre de talents modestes ont plutôt subi, à leur dam, la loi inverse, qui, sans le périlleux voisinage d'un ascendant glorieux, eussent monté de plusieurs crans dans l'estime de la postérité... Ceci soit dit sans vous offenser, monsieur Racine! D'aucuns ont morigéné votre pauvre Louis, poète non médiocre, dont on nous citait tout à l'heure le touchant aveu d'insuffisance. Il est clair que, si vous vous fussiez borné à résumer l'histoire de

Port-Royal et à retracer en raccourci les guerres de Louis XIV, les pieuses effusions de votre fils sur la religion pâliraient moins. C'est vous, père dénaturé, qui éclipsez son renom !

RACINE

Hélas ! je ne l'ai pourtant guère poussé dans cette voie ! — Mais je complète votre idée. Le jour où j'eus l'honneur de recevoir en séance solennelle M. Thomas Corneille...

CORNEILLE, *interrompant.*

Oui, lui aussi ; nous sommes tous académiciens, dans la famille.

VOLTAIRE

Et je regrette, monsieur Corneille, de n'avoir pu trouver à votre nièce pour mari un académicien sortable. Ils étaient trop vieux !

RACINE

... Ce jour-là, donc, haranguant le récipiendaire, je rangeai parmi les mérites de son illustre frère celui d'avoir été un *bon académicien*. A cet égard, tout au moins, nous avons le devoir d'affirmer que le neveu n'a point dégénéré de ses proches, si j'en crois vos louanges de témoin oculaire.

D'ALEMBERT

Oui, croyez-moi, l'Institut a compté peu de membres aussi dévoués, assidus et fidèlement res-

pectueux qu'il le fut au cours de cet exceptionnel *curriculum vitæ* que Lucien, s'il eût été contemporain de son émule M. de Voltaire, aurait mis au nombre de ses exemples de longévité! A supposer qu'il n'ait pas conquis d'autre titre à voler sur les lèvres des hommes, Fontenelle, après avoir, tout adolescent, récolté les couronnes académiques, demeurerait, par ses seules vertus corporatives, l'Académicien modèle. Mais pourquoi ne point lui reconnaitre, par surcroit, une sorte d'instinct très noble qui le guidait, à son insu, et l'incitait à justifier par des arguments d'ordre moral l'utilité de la science pure, hors de tout intérêt matériel? Permettez-moi de vous citer, en ma qualité de géomètre, ce précepte de lui, que je prise fort : « Toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres... Il est toujours utile de penser juste, même sur des sujets inutiles. Quand les nombres et les lignes ne conduiraient absolument à rien, ce seraient toujours les seules connaissances certaines qui aient été accordées à nos lumières naturelles, et elles serviraient à donner plus sûrement à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai. » — Oh! la fine réflexion, et digne, non d'un pédant, mais d'un pédagogue! Ne comparez pas, bien entendu (vous le diminueriez gratuitement!), Fontenelle à Pascal, chez qui la logique n'éteignait pas l'ardeur de l'âme, et dont on a pu magnifier la *géométrie enflammée*. Chez le mondain, la conception de l'univers, scientifiquement exacte, est, moralement, inférieure à celle du

grand solitaire. Il est moins frappé — vous l'avez dit — par la majesté du *cosmos* que par l'industrieux concert des rouages qui les meuvent. Mais, investigateur trop terre à terre pour embrasser le ciel d'une vue originale et pénétrante, il se révèle vulgarisateur, rapporteur hors de pair; mais il a l'esprit infiniment souple et délié! Il le conserva, ce rare esprit, aussi net, aussi vigoureux dans son couchant qu'à son aurore...

LA BRUYÈRE

Peste! C'est du lyrisme, cela! Notre géomètre rend des points à Pindare!...

D'ALEMBERT

Non, monsieur; j'ai dit la simple vérité. Demandez à M. de Voltaire si j'exagère.

VOLTAIRE

M. d'Alembert a raison... *Plaudite!* (*Tous rient et applaudissent.*) — Et vous pourriez ajouter : avec quelles fines nuances il a su louer ses confrères, compatriotes ou étrangers, les célébrités authentiques, les étoiles de première grandeur, comme les travailleurs moins connus ou presque obscurs, les Duhamel, les Vauban, les Cassini, les Malebranche, les Tournefort, les Newton, les Leibniz! Il incarne vraiment alors, à lui seul, cet interprète vénéré, toutes les sections de l'Académie des sciences.

D'ALEMBERT

N'oubliez point, par parenthèse, que la réorganisation ou le renouvellement de cette docte compagnie dans la dernière année du dix-septième siècle est une date d'aussi grave conséquence, ou peu s'en faut, pour l'histoire de l'esprit français, que celle de la fondation même de l'Académie française, soixante-quatre ans plus tôt; ... et non moins significative! Or, M. Fontenelle fut un fort remarquable secrétaire perpétuel; et, bien vite, il devint, d'autorité, l'incomparable nouvelliste de la Science. Les notices qu'il consacre à ses confrères, et surtout sa préface pour le recueil des *Mémoires* de ce corps savant, sont des monuments classiques de la littérature scientifique. On ne lit plus guère que cela de M. Fontenelle, et l'on a tort; mais, assurément, ce sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Je crains de vous fatiguer en y insistant...

CORNEILLE, MOLIÈRE et VOLTAIRE

Non, non; parlez!

D'ALEMBERT

Hé bien! ne considérons, si vous le voulez, que la préface. Fontenelle y fixe le but pratique des connaissances exactes. Son style se fait alors plus soutenu, plus sévère que dans les *Entretiens sur la Pluralité des mondes*. Le bel esprit y point encore de loin en loin, y montre, si j'ose dire, le bout de l'oreille, mais sans nul dommage pour le fond; il

est simplement la parure, la coquetterie du bon sens qui rougit de s'étaler. Que d'assertions profondes sous leur forme coulante! On dirait d'une belle nappe d'eau souterraine que trahit à peine une mince fontaine cristalline. — J'ai retenu ce passage, qui touche de près mes travaux habituels : « On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sait point; c'est une espèce de vengeance; et comme les mathématiques et la physique sont assez généralement inconnues, elles passent assez généralement pour inutiles. La source de leur malheur est manifeste : elles sont épineuses, sauvages, et d'un accès difficile... »

VOLTAIRE

Très juste! On ne saurait plus finement s'exprimer...

MADAME DE TENCIN, *à d'Alembert.*

Mon fils, laissez-moi maintenant placer un mot, s'il vous plait. Rendez-moi cette justice, messieurs, que, pour une femme de lettres, je ne suis guère bavarde : je n'ai pas encore ouvert la bouche. Et cependant, j'ai beaucoup pratiqué M. de Fontenelle. Très répandu dans le monde, il fréquentait les réunions de Mmes Deshoulières, Geoffrin, de Staal et de Lambert, et volontiers aussi les miennes. Il fut, avec Montesquieu... le grave Montesquieu... l'un des principaux causeurs de mon salon... de ma *ménagerie*, comme je disais, du temps que j'aimais à rire...

VOLTAIRE

Belle dame, je vous ai toujours connue aimant à rire : sur ce point, vous n'avez jamais varié.

MADAME DE TENCIN

Taisez-vous, impertinent! (*Aux autres, qui chuchotent en ricanant sous cape.*) Silence donc, messieurs! C'est mon tour!... (*Reprenant.*) Oui, j'étais liée, très liée, avec M. de Fontenelle. De bonne heure, nous fûmes charmés l'un de l'autre. Il m'a même donné de son hommage une preuve convaincante, et bien divertissante, que je n'ai garde d'oublier. J'étais chanoinesse — sans vocation — au chapitre de Neuville, près de Lyon, quand, séduit par ce qu'on voulait bien m'accorder alors d'esprit et de beauté (il y a si longtemps! je puis parler ici de moi sans feinte humilité, comme de n'importe quelle autre!), il sollicita, puis obtint de la cour de Rome un rescrit me dégageant de toute attache religieuse. De vous à moi, je me suis laissé dire que lui-même porta l'habit de feuillant jusqu'à sept ans : il le jeta lestement aux orties dès que lui vint l'âge de raison. Il croyait sincèrement que la vie est bonne hors du cloître; il la tenait pour un don inestimable...

RACINE

La vie est toujours bonne pour les impassibles et pour les gens bien portants!

VOLTAIRE

Il en était! Il vérifia, de parti pris, le *Nil admirari* d'Horace ; et, sauf un peu de goutte, un peu de surdité, il ne souffrit guère. Il n'est mort que de l'incapacité de vivre davantage. La Mort semblait l'avoir perdu de vue. — « Chut! » murmurait-il quand, devant lui, l'on faisait allusion au terme inéluctable...

MADAME DE TENCIN

Et pourquoi l'aurait-il appelée de ses vœux, comme le bûcheron de La Fontaine? Universellement respecté, magnifiquement logé, très à son aise, sans souci ni gêne d'aucune sorte, il eût été, ma foi, bien hargneux s'il se fût plaint du sort!

RACINE

Allons! il faut lui rendre les armes. Les anciens n'éprouvaient-ils pas une sorte de frisson religieux au spectacle d'une vie uniformément heureuse?

MADAME DE TENCIN

Quelle rare égalité d'humeur il possédait! Jamais, à la lettre, je ne l'ai vu ni rire, ni pleurer, ni se fâcher. C'était un homme doux, bon et fin, extrêmement spirituel (l'à-propos de ses reparties est resté légendaire), très poli, très commode, et qui ne cherchait nullement, comme l'insinue M. de La Bruyère, à toujours éblouir la galerie. Il n'avait

pas la dent dure, avec cela. Il fut indulgent même à Dubois, c'est tout dire!...

VOLTAIRE, *à La Bruyère.*

Diseur de bons mots n'a donc pas toujours mauvais caractère !

MADAME DE TENCIN

Son tour d'esprit était charmant; sa conversation élégante, ornée, assaisonnée d'un grain de malice sans aigreur. N'étant ni apôtre, ni tribun, ni conférencier, il fuyait d'instinct tout tapage de mauvais ton, et devisait à petit bruit. Il n'était rien moins que l'homme d'un groupe, d'une coterie : son intelligence avisée s'ouvrait largement accueillante aux idées comme aux individus. Bienfaisant, libéral sans emphase, s'il n'offrait pas, il ne refusait jamais : Mme Geoffrin disposait de sa bourse en faveur des pauvres...

Vous vantiez tout à l'heure ses *Éloges;* et vous fûtes, vous aussi, mon fils, expert en la matière. C'est précisément sur ce domaine qu'il m'étonne, je l'avoue, au plus haut degré. C'est un Protée, messieurs, que cet orateur sédentaire! Quel talent multiple de faire sienne la pensée d'autrui! Quelle souplesse, quel prodigieux don d'assimilation! Quelle admirable finesse d'analyse, ennemie du fantastique, du vague et du merveilleux! Capable d'aborder tout ensemble, indifféremment, sciences, belles-lettres et beaux-arts, tour à tour il se transforme en physicien ou chimiste, en botaniste,

médecin, chirurgien, mécanicien, ingénieur, philosophe, géographe, hydrographe, législateur, ... voire en homme d'État, que sais-je? selon le métier propre du savant dont il prononce l'équitable et vivant panégyrique. Que n'est-il pas, quand il lui plait, dans ses procès-verbaux du progrès, ce vulgarisateur hors ligne? Où le classer? Vous concevez qu'il est difficile d'apprécier au pied levé ces aptitudes si diverses, cette aimable influence exercée durant quinze lustres... Car il avait fait un fameux bail avec la vie ; et — vous l'avez observé — par une telle abondance d'années, qui est encore une force, il aurait bien mérité, si ce moderne eût vécu quinze siècles plus tôt, d'enrichir la liste de vieillards récalcitrants dressée par le frondeur de Samosate, par Lucien, le seul des anciens, sans doute, à qui il eût été fier qu'on le comparât!

VOLTAIRE

Oui, je partage votre avis, madame. Il ne se prévalait pourtant, je suppose, d'aucune compétence spéciale, n'ayant rien creusé par profession. Nous serions, du moins, tentés de le croire. — Mais, n'importe! son recueil est là pour nous donner le plus éclatant démenti. C'est qu'à force de goût et de savoir-faire, plus encore que de savoir, il effleure en maître chaque sujet d'études. Peu versé dans le calcul et la géométrie, il en avait, néanmoins, appris assez dans les livres pour en traiter avec pertinence et y plonger sans s'y noyer. Il n'avait étudié l'astronomie que dans le

cours, assidûment suivi par Bossuet, que Duverney fit pour le Dauphin. Il n'entreprit, de sa vie, aucun voyage savant, pas même une course de botaniste ; mais il puisa dans toutes les sciences naturelles de justes notions élémentaires, qu'il rendit avec limpidité.

D'ALEMBERT

Oui. Et il en va de même pour tout le reste. Qu'il expose les phases d'une délicate intervention chirurgicale ; qu'il décrive une expérience de laboratoire, une découverte inédite opérée sur la terre ou dans les cieux ; qu'il disserte de l'art des fortifications ou des constructions navales, de la mission d'un lieutenant général de police ou du rôle de chef d'un puissant empire ; qu'il s'adonne à la recherche des lieux géométriques ou qu'il pose ce problème des infiniment petits qu'il était réservé à un plus vaste génie de résoudre : qu'il explore les sphères transcendantes de la métaphysique, — où, toutefois, il reste loin derrière Descartes et Pascal, — toujours et partout il procède avec même clarté, même aisance, même agrément. Il excelle à plaire en instruisant... et il le sait !

MADAME DE TENCIN

Il eut raison de se soucier de son public ! M. de Voltaire l'attestait, il y a un instant : Fontenelle s'entend à miracle à faire jaillir de la lumière et des grâces sur les doctrines abstraites et abstruses. Ces sciences, si distantes ou si dédaignées par la

faute des maladroits... ou des sphynx.... il a, lui, le privilège de les rendre accessibles, respectables au premier chef : ce n'est pas la marque d'une âme frivole! Il en fait goûter le charme ; il en démontre le profit avec une estime, une sympathie sans bornes. Cette très intelligente, sinon enthousiaste, curiosité demeure, tout pesé, le trait distinctif de sa complexion. Original, non, il ne le fut guère, la plume à la main. Il est le plus dénué que je sache de toute énergie créatrice, de toute chaleur poétique, de toute vigueur psychologique (vous y avez insisté justement... un peu trop, peut-être). Mais, par contre, qui nierait qu'il ne soit doué d'un cerveau supérieurement alerte, et, en outre, d'une langue vive, animée ; ce qui, de son temps surtout, ne gâtait rien? — Je gage qu'il en eût remontré, sous ce rapport, à la plupart de ceux qui l'attaquent! Ses bons mots, ses répliques imprévues défraieraient des almanachs entiers. Ces miettes de son esprit, on les a ramassées, publiées, au profit des lourdauds. Sa verve était proprement intarissable! Tenez, je crois encore l'entendre...

LA BRUYÈRE

Ah! madame, comme vous voilà exaltée à l'endroit de votre visiteur favori! Mais daignez nous parler un peu plus de l'*homme*... Vous qui vous y connaissiez, dit-on, en matière de sentiment, n'avez-vous pas, certain jour, hasardé qu'il n'avait que de la cervelle là où loge le cœur chez le commun des humains?

MADAME DE TENCIN, *riant.*

Hein? Que signifie?... Baste! simple boutade, messieurs, prise à tort pour parole d'Évangile! Et après?... Ne peut-on plaisanter? Malherbe comparait-il, tout de bon, les poètes à des joueurs de quilles? — Du cœur, mais il en avait, autant et plus que bien d'autres! N'allez-vous pas, maintenant, ajouter foi aussi à l'histoire des asperges accommodées toutes à l'huile? — Je vais, d'ailleurs, chanter la palinodie, si cela vous amuse! Non, non; je persiste à ne point voir dans Fontenelle un célibataire personnel et glacé, pas plus que dans La Fontaine un distrait et un paresseux! C'était un être délicieux... à condition de ne lui demander ni sacrifices, ni abnégation. Il ne prodiguait pas, c'est vrai, sa peine au service d'autrui...

LA BRUYÈRE

C'est à ce prix, sans doute, hélas! qu'un homme meurt complètement heureux après avoir joui, sans traverses et sans embarras, de la plénitude des avantages de la vie sociale!

MADAME DE TENCIN

... Qu'il ait, de bonne heure, toisé le milieu, fort peu naïf et bienveillant, où il devait fixer son séjour; qu'il se soit arrangé pour y mener l'existence la plus confortable; que la clause première de ce programme de parfaite quiétude lui ait paru l'indifférence relative aux personnes, sinon aux

idées, soit! je le veux, c'est admissible! Mais de là à conclure qu'il était fermé à tout élan affectueux et tendre, il y a de la marge... ou un abîme, si vous préférez! Il eut, quoi qu'on dise, de chauds amis, des compagnons intimes, auxquels il resta fidèle jusqu'au dernier souffle : le chimérique abbé de Saint-Pierre — son antipode, en quelque sorte — Varignon, Vertot, et ce Brunel dont la fin l'a sincèrement affecté...

VOLTAIRE

Seul, il s'insurgea contre la mesure qui chassait de l'Académie l'inoffensif de Saint-Pierre...

MADAME DE TENCIN

Expansif, non pas, mais un être sans entrailles, lui? — Oh! ici, je proteste. C'est pour rire qu'il prétendait avoir relégué depuis quatre-vingts ans le sentiment dans l'églogue. Ce serait triste, car vous savez combien ses pièces champêtres sont peu sentimentales. Il songeait peut-être à l'amour, qui ne l'avait jamais beaucoup tenté, ce sage!... mais sûrement pas à l'amitié.

VOLTAIRE

Je puis certifier, de mon côté, qu'il était parfaitement sociable. Il aimait le monde et ne s'en cachait pas; mais, comme Saint-Évremond jadis, il l'aimait pour causer, non pour fumer, jouer ou boire. Je me rappelle sa comique fureur contre la *bassette;* ce vilain jeu de cartes, introduit en France

par l'ambassadeur de Venise, florissait encore dans toute sa nouveauté et faisait fureur quand il lui reprochait, dans les *Lettres du chevalier d'Her...*, de nuire à la galanterie. « Cette maudite bassette, écrivait-il avec la pointe de malice espiègle qui lui seyait comme une seconde nature, est venue pour dépeupler l'empire d'amour » (savourez l'hyperbole!), « et c'est le plus grand fléau que la colère du Ciel pût envoyer. On peut appeler ce jeu-là l'art de vieillir en peu de temps. » — Il entendait, certes, ne pas vieillir ainsi!

D'ALEMBERT

Je n'en disconviens pas; le bon Fontenelle fut un homme de cœur, s'il dissimulait parfois son jeu. Il faillit même, dans l'extrême vieillesse, s'achopper à la sensibilité, cette maladie du siècle : témoin l'allocution émue, l'homélie tout empreinte de cordialité, que je me souviens de l'avoir ouï débiter, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à ses confrères de l'Académie des sciences (j'étais tout jeune alors, messieurs, vingt-quatre ans, et je venais d'être élu). « Il m'est permis, leur disait-il en substance, d'avoir pour vous une sorte d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verrait des enfants fort élevés au-dessus de lui, et qui n'aurait guère d'autre gloire que celle qu'il tirerait d'eux. » — J'ajoute qu'il a constamment fait honneur aux lettres par la dignité de sa conduite; et Dieu sait si la dignité court les rues!

VOLTAIRE

Il n'était assurément pas le mondain blasé, l'épicurien que l'on dit. Ami de Montesquieu, il fut encore le meilleur éducateur et conseiller de notre génération d'Encyclopédistes...

MADAME DE TENCIN

Bref, cet homme était, à tous égards, charmant, et tel que lui-même nous peint Newton : « simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. » Sa mort même fut harmonieuse et sereine. — Vous rappelez-vous l'étrange séduction de sa physionomie ?

RACINE

Certes, elle n'engendrait pas la mélancolie ! Je me suis toujours figuré qu'il pensait à Despréaux ou à moi quand il disait la Haute Poésie habitée par des gens graves et refrognés...

MADAME DE TENCIN, *riant.*

Je ne sais si le compliment allait à votre adresse, et je souhaite que non ! Mais j'affirme bien que ses traits étaient tout le contraire de ce que vous dites. Regardez le beau tableau de La Tour, gravé par P. Dupin, ou le portrait d'H. Rigaud : ils vous montreront, sous la coiffure solennelle du temps, un visage très avenant, à la fois sérieux et spirituel avec bonhomie, rond, ouvert et calme ; œil vif, menton volontaire. Ce n'est point du tout le

damoiseau que ses ennemis nous dépeignent! Cette parlante image reflète son talent. Et son style même en porte le cachet, à ne l'examiner que comme écrivain. Il est, sans contredit, peu d'hommes à qui la forme ait coûté moins de labeur. Le loisir de se corriger ne lui fit aucunement défaut, puisqu'il vécut cent ans avec toutes ses facultés intactes! Il attendait l'inspiration, méditait son sujet à tête reposée...

D'ALEMBERT

Par exemple, une fois qu'il tenait la plume, il la tenait longtemps! Je l'ai vu à sa table de travail. Il n'écrivait qu'un brouillon, et il raturait peu; sa production restait de premier jet, venait de prime saut.

VOLTAIRE

Ce compilateur de Trublet, qui se mêla d'écrire sur lui des *Mémoires* et d'éplucher ses livres, y put bien rencontrer quelques négligences, mais nulle de celles qui rendent une phrase louche, équivoque, empêtrée. Rien non plus de léché, ni de compassé. M. Fontenelle n'aligne pas ses périodes au cordeau; mais il ne manque presque jamais le terme juste. Point de mouvement outré. Le style, chez lui, c'est réellement l'homme lui-même, rassis, paisible: celui qui, disputant de la félicité, la fait résider toute dans l'absence d'agitation et, pour tout exprimer d'un mot, en une espèce d'*ataraxie* mondaine très gracieuse et de fort bon aloi.

MADAME DE TENCIN

Messieurs, vous m'avez demandé mon avis; je vous le donne pour ce qu'il vaut. Mais, sous Louis XIV et Louis XV, il manquait le recul indispensable pour apprécier M. Fontenelle en toute impartialité; de là, voyez-vous, les préventions des uns, la prédilection des autres. Il faudrait s'informer si le dix-neuvième siècle a ruiné ou confirmé nos opinions respectives sur son compte. Si l'on interrogeait?... Ah! parbleu! Tenez, voici justement M. Sainte-Beuve qui nous arrive fort à propos, lui, l'autorisé critique, pour trancher le litige et nous départager. Il est là-bas, flânant en quête d'un sujet de *Causerie*, c'est probable; il va nous improviser un *Lundi* posthume, un feuilleton parlé. N'ayant pas en personne connu M. Fontenelle, il n'en sera que plus libre... Bonjour, monsieur Sainte-Beuve. Que j'ai de joie à vous voir! Venez çà, je vous prie. — Vous m'avez entendue; ne refusez pas de nous répondre sans ambages.

Qu'est-ce que vous pensez de M. Fontenelle?

SAINTE-BEUVE, *s'approchant et saluant.*

Oh! beaucoup de bien, madame; du prosateur, s'entend, car je ne regrette guère en lui le poète mort jeune. Je n'irai certes pas faire chorus avec les envieux qui taxèrent d'égoïsme ce fin et froid Normand pour avoir soigneusement gardé son cœur et son corps à l'abri de toute émotion; et

cela, parce qu'il n'avait pas la rage de se dévouer pour autrui, et que son train si tranquille les choquait à l'égal d'un affront direct. C'était, pourtant, son droit imprescriptible ! Sous ce rapport, au surplus, était-il une exception en son siècle ? — Nenni ; dans l'un et dans l'autre sexe, il eut bien des émules ! Je l'ai, quelque part, mis brièvement en parallèle avec votre amie Mme Geoffrin, qu'il institua son exécutrice testamentaire, et qui, moralement, lui ressemblait comme une sœur, mais une sœur plus vive, plus sensible, plus affectueuse, comme il convient à une femme. Elle m'apparait, toutefois, par son tour d'esprit loyal, probe et pondéré, par ses procédés d'influence aussi, comme un vrai Fontenelle en jupon, avec une bienfaisance plus active, plus efficace, si vous voulez, mais avec la même prudence et le même art de composer son bonheur. Elle avait, elle aussi, l'épigramme familière et l'ironie sans amertume. Elle aussi aspirait avant tout au repos ou ne marchait qu'en terrain plat. Toute ardeur autour d'elle l'inquiétait, lui semblait déplacée. A ses yeux, la raison passionnée avait tort...

MADAME DE TENCIN

Bon ! vous cherchez une échappatoire, mon cher monsieur ! Je vous parle *Fontenelle*, et vous me répondez *Geoffrin !* — J'ai bien connu cette dame, qui fut à peu près ma contemporaine. C'était une bourgeoise belle et spirituelle, j'en tombe d'accord, aimant le monde sans emportement ni vanité,

amie des philosophes, notamment de mon fils d'Alembert...

D'ALEMBERT, *vivement.*

En tout bien, tout honneur, je vous prie de le croire!

MADAME DE TENCIN

Nous vous croyons; calmez-vous... Je ne l'ai jamais vue à la cour (elle n'y était pas admise), ni chez M. le cardinal Dubois, auprès de qui je jouissais d'un assez bon crédit, vous le savez, et avec qui M. Fontenelle eut certains démêlés...

VOLTAIRE

Comme avec le P. Le Tellier! Les gens d'Église ne purent, naturellement, souffrir les théories entachées d'un scepticisme si discret, pourtant, et si peu agressif, que M. Fontenelle portait en toutes choses, sauf dans la science. Ils ne lui pardonneront jamais de vouloir établir, en réalité, tout en feignant de déclarer la guerre aux seuls démons, qu'il n'y a point de certitude historique, et que le merveilleux chrétien ne résiste pas à l'analyse!

MADAME DE TENCIN

Trêve de polémiques, voyons! et laissez parler M. Sainte-Beuve! — Fontenelle ne fut pas toujours votre idole, monsieur. Vous n'avez pas goûté, en particulier, sa conception de la pastorale de salon; et, si j'ai bonne mémoire, vous définissez ses

Lettres diverses du chevalier d'Her... le modèle *du précieux le plus consommé et le plus rance*. Cependant, vous et vos disciples, vous expliquez volontiers l'écrivain par l'*homme*, et celui-ci par son siècle, où il est expédient de le replacer tout d'abord. A ce compte, soyez franc, Fontenelle n'est pas responsable des travers de son entourage, qu'il n'a fait que répercuter! — Mais, gare aux digressions, limitons-nous; j'insiste pour avoir votre opinion, nette, éclairée, sur ces *Éloges des académiciens morts de 1699 à 1742* dont on faisait tant de cas tout à l'heure. Les tenez-vous, à l'instar de Villemain, votre rival en érudition et en renommée, pour un *monument immortel?* Trouvez-vous, comme lui, que Fontenelle ait fait pour les savants ce que Plutarque fit pour les soldats et les politiques de l'antiquité, les burinant en traits ineffaçables, les montrant au grand public selon leur génie familier, dans la simplicité quotidienne de leur vie privée, devenus plus faciles à comprendre, à aimer, grâce à cette substantielle éloquence sans apparat que prônait Bossuet, et qui loue par les seuls faits? Enfin, quel est votre sentiment sur cette royauté littéraire dont Fontenelle fut investi sans conteste, avant M. de Voltaire?

SAINTE-BEUVE

Mon Dieu, madame, M. d'Alembert, si bien informé, et qui s'est tant distingué lui-même dans ce genre très redoutable, plein de chausse-trapes, du discours académique, serait sans doute mieux

placé que moi pour vous renseigner. Vous pourriez également consulter avec fruit Condorcet, Cuvier, Flourens, Delambre, Fourier, Arago, qui se tirèrent de leur tâche avec plus de précision que Fontenelle, exposant à fond les titres, au lieu de se borner à marquer d'un mot les sujets de science pour s'étendre à loisir sur des traits de caractère et de mœurs... Mais, d'abord, je sais un gré immense à un membre de l'Académie des inscriptions assez courageux pour écrire le premier *en français*, à la différence de ses prédécesseurs qui — vous ne l'ignorez pas — se fussent pendus plutôt que de rédiger leurs notices autrement que dans l'idiome de Sénèque et de Pline l'Ancien. Fontenelle, lui, traduit aux étrangers, en son style national — style ferme, lumineux — les découvertes de son pays. Par là, il agit, à sa manière, en bon patriote...

D'ALEMBERT

Très exact! Vous nous répétez là les propos mêmes de M. de Voltaire, monsieur. Pour moi, je n'ai jamais pu, fût-ce en m'appliquant, acquérir un style pareil. On disait, là-haut, le mien passablement lourd et disgracieux, dépourvu de chaleur et d'éclat; les méchantes langues m'attribuaient un esprit sec, dur et borné! Je n'avais point, hélas! son prestige, son art de plaire, de gagner tous les suffrages, de régner sur les cœurs des femmes, tout en restant maître du sien!...

MADAME DE TENCIN

Chut! Consolez-vous donc, à présent, de vos disgràces terrestres, et surtout n'interrompez plus! — Monsieur Sainte-Beuve, veuillez poursuivre.

SAINTE-BEUVE

... Hé bien! oui, son style me ravit, quoique Fontenelle n'ait été artiste ni peu ni prou. C'est un style bien à lui, mais qui rappelle un peu, je trouve, tantôt celui de Mlle de Scudéry, tantôt celui de Montesquieu, — qui l'a, d'ailleurs, imité, — tantôt même, si l'on veut, celui de Gœthe; car, malgré ses relations avec des Anglais, comme lord Chesterfield, par exemple, Fontenelle ne doit absolument rien à l'Angleterre, et tout le dix-huitième siècle français est en germe déjà chez lui. Fontenelle, n'en doutez pas, est, quant au fond des idées, un homme de transition; disons mieux, un *précurseur* clairvoyant. Il possédait éminemment cette qualité, qu'il prise chez Vauban : « un sens droit, étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie. » Personne, prenez-y garde, n'a été si souvent que lui, ni si aimablement, l'introducteur des utiles vérités. Il n'hésite pas à ouvrir ses deux mains quand elles en sont pleines. S'il a dit le contraire, il se calomniait. Il semble instituer son propre éloge lorsque, dans celui de Duhamel, il parle de raisonnements philosophiques qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination

fleurie, et qui, toutefois, n'y ont pris que la dose d'agrément qui leur sied. Affaire de juste mesure, là comme en tout le reste!

Par contre, je ne l'excuse pas plus que MM. Racine et Boileau d'avoir médit témérairement de nos vénérables anciens. (Il était trop fier d'être un moderne : il en devient prétentieux! Ses jugements, si légers! sur eux sont négligeables, et prouvent uniquement que son éducation classique ne lui avait pas laissé de trop bons souvenirs. Il voudrait supprimer Homère. Il baptise Eschyle : *une espèce de fou*...

MADAME DE TENCIN, *menaçant du doigt Voltaire.*

Monsieur Voltaire, vous n'avez guère mieux traité Pindare!...

SAINTE-BEUVE

... Il flagelle Euripide, lequel, à son avis, ne connait point du tout l'*intrigue*. Il malmène un peu moins Aristophane, qu'il consent à déclarer plaisant; mais il rudoie Théocrite. Et quel invraisemblable langage il prête à Socrate, qu'il choisit pour son truchement! Écoutez : « Ce qui fait, d'ordinaire, qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle : et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains. » — C'est peut-être en partie, j'imagine, par ce dédain catégorique des ancêtres littéraires que Fontenelle agrée encore aux hommes d'aujourd'hui, qui, à de rares excep-

tions près, font de plus en plus profession d'ignorer. même à l'école, les langues et les littératures antiques, sous prétexte de mieux posséder les leurs : en quoi j'estime qu'ils font fausse route! Je vous livre l'hypothèse pour ce qu'elle vaut.

Fontenelle flatte aussi d'autres instincts, bien modernes, ceux-là, et non des plus généreux! La vogue est, au temps présent, plus au pourchas de la richesse qu'au désintéressement absolu. Le siècle est, m'assure-t-on, devenu pratique en diable. L'argent impose. Je ne m'en formalise pas outre mesure ; je n'y étais pas insensible. Hugo non plus. N'empêche qu'il me fâche de voir Fontenelle si âpre aux supputations financières, si scrupuleux à calculer la fortune liquide en biens meubles léguée par Newton et Leibniz.

Autre rapprochement. Les critiques ne pèchent guère, en général, par excès de sensibilité ; et pourtant, constatait Vauvenargues, il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. Si Fontenelle, avec tout l'esprit du monde, a manqué parfois de goût, malgré sa finesse et sa grâce tant fêtées, c'est que, trop souvent, je le crains, l'âme est absente ou muette en lui.

VOLTAIRE

On le rappelait tout à l'heure : il ne riait jamais, au témoignage de Mme Geoffrin ; à peine souriait-il. Il n'a pas connu davantage les larmes ni la colère. Incapable d'enthousiasme, nul aiguillon ne l'excitait. Une œuvre d'art, statue, poème ou tableau, le laissait froid...

SAINTE-BEUVE

Hé bien! en dépit de cette froideur tout au moins apparente, il croyait à la vertu. Au duc d'Orléans, qui niait devant lui qu'il y eût des honnêtes gens : « Il y en a, monseigneur, répliqua-t-il ; seulement... ils ne viennent pas vous trouver! »

CORNEILLE

Fière réponse, et qui n'est point d'un sceptique! Je vous remercie, monsieur, de nous la citer.

SAINTE-BEUVE

Oui, réponse cornélienne! (*Corneille s'incline.*) — Philosophe circonspect, habile défenseur de la physique de Descartes, votre neveu n'était pas, en fin de compte, sceptique dans les moelles, bien qu'il aimât à répéter, pour couper court aux discussions : *Tout est possible!* Mais, comme il a beaucoup vécu, beaucoup observé, prudent et discret, il aime mieux laisser deviner ses opinions que de les imposer. Je cote assez cette attitude. Elle me change de l'intolérante brutalité de ces réformateurs qui se croient sûrs de tout, et dont la lignée, si j'en crois les vagues bruits qui me parviennent ici, n'est pas près de s'éteindre. — Mais je reviens à ses livres. Je tiens pour des œuvres très littéraires ses exposés des inventions scientifiques, et surtout ces soixante-dix *Éloges* qu'il composa dans l'espace de quarante ans, et qui forment une collection si piquante et si riche.

VOLTAIRE

Le ton oratoire en est banni. C'est de l'éloquence écrite et lue, de l'éloquence dans un fauteuil, mais dans un fauteuil où jamais l'orateur ne s'endormit ni n'endormit son auditoire.

MADAME DE TENCIN

Rare phénomène! (*On rit.*) Courage, monsieur Sainte-Beuve; continuez votre petite conférence. Nous sommes tout oreilles.

SAINTE-BEUVE

Ah! madame, *conférence* est dur! Mais je termine quand même... — J'ai fait jadis un peu de médecine. Cela m'a donné l'envie de comparer les notices de Fontenelle sur les médecins Dodart et Boerhaave avec celles que Pariset consacrait aux docteurs ses confrères... Quelle différence à l'avantage du premier! L'autre a la rage de prendre, peu s'en faut, le ton de l'hymne et de l'épopée. Fontenelle, lui, craint le sublime comme le choléra. Je trouve même, chez lui, un divertissant contraste entre le style, souvent un peu mince, et la vigueur du concept, qui étreint et domine les plus hauts sujets; de là cette disproportion qui trouble un peu dès l'abord, mais à laquelle on finit par s'acoquiner, et très vite.

Je salue donc en ces *Éloges*, jolis exemplaires de fine analyse rehaussés d'une légère teinte d'ironie, le lecteur très averti, le guide supérieur, l'inter-

prête concis et clair — malicieux au besoin, mais sans manières désobligeantes, mais avec atticisme — le mondain encore animé du désir de plaire, mais sans fade coquetterie. A mon sens, voilà, devant la postérité, le plus solide titre de gloire de Fontenelle ; et ce fut aussi son meilleur instrument d'action, grâce à l'éclat, au prestige de sa situation officielle. Avec quelle souplesse et quelle maîtrise il pénètre les plus délicates spéculations de philosophie et de science ! Comme il en aperçoit les affinités, en dégage les conséquences ! Sans posséder l'ampleur magistrale d'un Buffon, mais aussi sans vaine pompe, quels services signalés ne rend-il pas à la science même par la façon dont il sonde, élucide et répand des découvertes qui ne sont point les siennes ! Le double et terrible écueil, en pareil cas, c'est d'être ou superficiel, ou inintelligible : il est si difficile de retenir dans ces sphères de la physiologie, de la haute physique, des hautes mathématiques, un auditoire poli, mais incompétent ! Il y parvient pourtant, sans déclamer, sans ruser, sans biaiser, sans indigence comme sans intempérance d'arguments, avec une convenance parfaite, une singulière distinction, une simplicité très raffinée. Il lui fallait, en vérité, une extraordinaire aptitude de dédoublement pour saisir ainsi, de premier vol, tant de branches des connaissances humaines, et pour entretenir les profanes, avec une égale autorité, de toutes les matières qui intéressent le clan des chercheurs.

Il fut, en raccourci, une encyclopédie vivante ; à

ce titre, il est bien digne de figurer en tête du siècle de l'*Encyclopédie*. Son *Histoire de l'Académie*, moins feuilletée que ses *Éloges*, offre aussi de beaux mérites, ne seraient-ce que cette pure clarté qui se projette sur tous les points traités, et ce style qui, même quand il s'adonise un peu trop, ressemble — M. Voltaire l'a fort bien dit — à ces moissons abondantes parmi lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis. Mais c'est aux *Éloges* qu'il faut toujours revenir, comme évidemment supérieurs à tout le reste. Fontenelle eut, plus d'une fois, cette bonne fortune que les académiciens à louer n'étaient pas tant des savants professionnels que des *amateurs de science* doublés, tantôt d'un homme de guerre, tantôt d'un magistrat, tantôt d'un souverain. Ce lui donne l'occasion de faire éclater la fertilité de son talent, à propos du marquis de L'Hôpital, par exemple, ou de M. d'Argenson, qui l'avait protégé contre les vexations du P. Le Tellier, ou de Vauban, ou du tsar Pierre le Grand. Mais il n'excelle pas moins, dans les sujets plus effacés, à relever de son heureux pinceau les héros peu reluisants dont il résume à merveille la vie ou publique, ou privée. Il rend hommage au travail opiniâtre, à l'abnégation, à la modestie de ces vaillants ouvriers du juste et du vrai dont il s'est décrété le biographe. Il nous apprend à les chérir ; il nous exhorte à les imiter, dans la mesure du possible. — N'est-ce pas un noble but?

D'ALEMBERT

Oui, oui; vous avez eu raison de nous développer le mot de M. de Voltaire : Fontenelle a su rendre les sciences respectables jusque dans la personne de ceux qui les cultivent.

SAINTE-BEUVE

Je conclus. — A mes yeux, Fontenelle, par sa longévité, par son franc-parler, par la tenue et la correction de sa conduite, par la multiplicité de ses ressources intellectuelles; Fontenelle, avec cet esprit doué de qualités infiniment rares et gâté par quelques défauts qui ont fini par s'atténuer ou disparaître, demeure hors rang, au-dessous des génies puissants et féconds, dans la classe des talents moyens, bien français, qui sont sûrs de réussir partout à la cour, à la ville... et même à l'Académie. Je me suis, moi aussi, laissé prendre au charme de sa voix d'outre-tombe.

VOLTAIRE

C'était un délice de l'entendre et de correspondre avec lui; je le sais, moi, par expérience!

SAINTE-BEUVE

Et si vous n'étiez là, monsieur, j'oserais ajouter qu'il fut un instant, dans le monde des lettres, le vrai roi de son époque, précisément — vous l'avez bien noté — parce que, le premier au dix-huitième siècle, il fut un esprit pour ainsi dire *universel*. De

là cette prodigieuse influence dont s'ébahirent les générations suivantes qui, faute de l'apprécier congrûment, le lurent de moins en moins; influence littéraire qui fut même, en un sens, regrettable. Notre langue, un moment, s'imprégna de son style dont elle accentua les défauts. Il ne fallut rien moins, monsieur, que vos efforts et votre exemple pour restaurer le goût et ramener l'habitude de la simplicité; car vous réunissiez en vous tous les dons opposés à ses petits travers : naturel, vivacité, saillie franche et prompte, jet de source... Mais influence féconde à d'autres égards, si tant est que ce siècle se soit mis à la remorque de Fontenelle pour se vouer à sa louable besogne de vulgarisation. Et c'est l'Académie française qui, grâce à son autorité croissante, sentant d'ores et déjà ce qu'un rôle purement grammatical ou formel eût eu d'insuffisant, allait se mettre à la tête des philosophes et diriger le mouvement!

MADAME DE TENCIN

Vous avez tracé de Fontenelle le plus véridique des portraits. Il plaisait, en effet, par la séduction émanant de sa physionomie, par le timbre nuancé de sa voix, par son air à la fois indolent et alerte, par sa verve mordante et mesurée, par le tact exquis qui lui faisait prendre en tout la note juste, ni trop haut, ni trop bas. Il méritait de vivre longtemps heureux, de mourir tard, sans les outrages de la décrépitude, après avoir adroitement gouverné son intelligence et sa vie, les considérant

toutes deux comme des biens uniques, peu durables, mais qu'on peut et doit prolonger par une sage économie. — En prononçant devant moi sa défense, monsieur Sainte-Beuve, vous prêchiez une convertie. Néanmoins, pour achever de convaincre ces messieurs (*montrant Racine et La Bruyère qui ne s'associent qu'à demi à l'assentiment général*), si nous consultions, en dernier ressort, ce vieil académicien devenu depuis hier notre hôte? Il saura mieux que n'importe qui nous formuler l'opinion qui règne là-haut sur notre écrivain, au seuil du vingtième siècle; et nous accepterions comme définitif son arrêt, quel qu'il soit... Il approche... Çà, monsieur le nouveau venu, accueillez nos compliments! Souffrez que, vous élisant pour arbitre suprême, nous vous mettions promptement au courant d'un débat littéraire au terme duquel vous nous tombez à l'improviste. — Voici de quoi il s'agit, et à quel point nous en sommes. Je vous vais l'expliquer en deux mots...

L'ACADÉMICIEN MODERNE

Ma foi, madame, il n'est pas nécessaire que vous preniez cette peine. Je me promenais sous une charmille, ici près, et... sans le vouloir... j'ai tout entendu. Ne me taxez pas d'indiscrétion, par pitié! Je ne sais comment cela se fit... C'est admirable! Sur la terre, j'étais un peu sourd; mais, céans, l'atmosphère est d'une limpidité si calme que je n'ai pas, à la lettre, perdu une syllabe de votre entretien. — Excusez-moi!

MADAME DE TENCIN, *souriant.*

De grand cœur! On a longuement plaidé le pour, plaidé le contre. A vous de tout concilier, et de conclure. Il en est temps. Soyez bref.

L'ACADÉMICIEN MODERNE, *d'un ton rapide.*

Hé bien! messieurs, faisons d'abord la part belle au déchet inévitable... Biffons d'un trait de plume, hormis quelques pages dignes de trouver grâce dans les anthologies de nos contemporains, les essais bucoliques et dramatiques de Fontenelle, aussi faibles que prétentieux; ces plats opéras, ces bergeries ingénieuses à la Voiture, ces lettres qui fourmillent de traits à la Mascarille, ces minauderies agaçantes, ces *Dialogues des morts* — plus pâles que le pré d'asphodèles — où le moderne Lucien, avide de contenter son goût chancelant alors enclin aux propos précieux ou grivois, semble avoir pris à tâche de faire regretter le joyeux rhéteur de Samosate en dénigrant les figures les plus illustres de l'histoire, en expliquant les grands effets par les causes les plus insignifiantes. Sacrifions encore les gaudrioles qu'il rimait à quatre-vingt-quinze ans; proscrivons ce fâcheux pamphlet — la *Digression sur les anciens* — écrit sous la bannière de Perrault afin d'appuyer ses sottes insultes contre l'antiquité: incohérente rapsodie où il entremêle de présomptueux paradoxes à de sinistres sarcasmes et à des traits de grossière ignorance!

Il n'entend rien, c'est clair, à la vraie poésie, dont

il décrit l'empire comme on trace la carte du pays de Tendre. Cette portion factice de son œuvre est devenue, vous dis-je, à bon droit illisible. Mais la postérité, mais surtout l'Académie, vers qui toute sa pensée fut orientée et dans le sein de qui s'est écoulée sa vie presque entière, conserveront de Fontenelle, sous un mince volume, le chef-d'œuvre qu'on vous vantait naguère et qui gardera son nom de périr, au moins parmi nous, les vrais immortels; ce recueil d'*Éloges* où, dorénavant dépouillé de ses défauts essentiels, sans mouvements de tribune ni transports lyriques, mais avec un fonds de bienveillance et d'aménité que nulle prévention n'entamait, il a récompensé, consacré le mérite de plusieurs zélés serviteurs du pays, ardents à grossir le commun patrimoine de science et d'honneur!...

Bienveillant, Fontenelle! L'épithète vous surprend? — Eh! oui, messieurs. C'est qu'en avançant en âge, il avait pu contempler l'humanité sous un jour meilleur et dans ses plus honorables échantillons. L'approche de la vieillesse — de cette vieillesse interminable! — le rendit plus doux, plus indulgent, selon le vœu d'Horace. Peu à peu, par degrés, il était revenu de ce pessimisme aigri, trop précoce, auquel s'était complue l'inexpérience de son printemps. L'étude, souveraine consolatrice, avait opéré ce miracle, et la science en profita. — J'ai entendu, messieurs, voici plus de vingt ans, une voix plus autorisée que la mienne, celle de l'illustre chimiste J.-B. Dumas, proclamer en séance publique, devant les cinq sections de l'Ins-

titut (1), à quel point l'alliance des lettres a toujours porté bonheur aux sciences. « Elles seraient bien ingrates, s'écriait-il, si elles oubliaient qu'elles doivent aux aimables causeries de Fontenelle, soutenues sans fatigue pendant deux tiers de siècle, cette popularité dont les œuvres de Buffon, les *Éloges* de Cuvier et ceux d'Arago leur ont conservé le bénéfice. » — Non, les sciences ne l'oublieront pas! Elles auront la mémoire du cœur; et, comme on dit au Palais, ce sera justice!

Son rôle a sa grandeur. Contemporain de deux siècles fameux de notre histoire, par sa philosophie discrète il les relie l'un à l'autre; et, sans violence, il fraye la voie aux doctrines neuves qui couvent dans l'ombre. Fontenelle affirme la loi du progrès; c'est beaucoup! Il érige la science en instrument d'émancipation de la conscience; c'est mieux encore! Il parle d'elle comme il eût fait d'une philosophie : voilà pourquoi l'on a pu le décorer du titre de *premier ministre de la philosophie*. Monsieur Sainte-Beuve, vous avez défini Gœthe un *Fontenelle revêtu de poésie*. Entre nous, j'ai toujours trouvé que vous abusiez un peu des rapprochements arbitraires... Mais, en tout cas, comme savant d'avant-garde doué d'un sens aigu de divination, il n'a pas son pareil. — Voulez-vous trois détails entre mille! Ce sagace précurseur scientifique devine les ferments (Dieu sait combien il eût glorifié le grand Pasteur!) : il a

(1) J.-B. Dumas, *l'Institut de France*; lecture faite à la séance publique annuelle des cinq académies, le 25 octobre 1882.

l'idée du télégraphe ; il prévoit la conquête de l'air : deux siècles après Léonard de Vinci, qui trouve et décrit l'hélice aérienne, il pressent l'aérostat que réaliseront, cinquante ans plus tard, les frères Montgolfier. — Il a foi dans la vérité ; il ne croit pas qu'il soit impossible d'y atteindre : mais, ainsi que Socrate, il la juge d'essence aristocratique, incommunicable au vulgaire, et, d'ailleurs, souvent assez inutile à propager. Ici reparaît l'épicurien de race. N'importe ? Il n'en reste pas moins, avec Bayle, l'instituteur principal de la lignée des encyclopédistes. Telles pages de ce fâcheux opuscule que je critiquais tout à l'heure, la *Digression*, manifestent une indépendance d'esprit toute moderne : témoin l'endroit où, déplorant le tort que l'aveugle admiration pour Aristote a causé si longtemps à la philosophie comme aux lettres, notre auteur signale par anticipation — lui, dévot cartésien ! — le péril qu'on courrait de même à s'entêter un jour de Descartes. Il croit, du moins, à l'avenir de la prose militante, active, véhicule des idées fécondes et salutaires !

A votre exemple, monsieur Voltaire, — car il subit, bon gré mal gré, votre contact, — il coopère, sans faste et sans relâche, au bien de l'humanité. Sous sa plume preste et variée se rencontrent, sans effort, toutes les velléités généreuses (parfois voilées d'ironie), tous les vœux d'amendement moral, de libre gouvernement des âmes, dont s'enivrait, à l'aurore du dix-huitième siècle, l'effervescence des cerveaux novateurs. Mais il ne se leurre point, non plus,

de ces naïves illusions de paix et de félicité constantes qui doraient les rêves candides de son honnête camarade l'abbé de Saint-Pierre. « Les hommes sont sots et méchants! » soupirait-il aux heures sombres. Cependant il s'accommode de vivre avec ces êtres vicieux, voire il essaie de les corriger; la misanthropie n'est point du tout son fait, car il ne désespère jamais de la Raison, victorieuse, en dernière analyse, des erreurs et des préjugés.

VOLTAIRE

La longue vie de Fontenelle lui permit d'inaugurer cette seconde partie du siècle où la Raison, qui n'était pas encore une déesse, ne mit plus ni frein ni limite à la licence de ses revendications. Il dut se sentir, un instant, dérouté devant ce débordement d'idées vraies et fausses, grosses de résultats bienfaisants ou nuisibles, dont l'État fut inondé jusqu'à la Révolution. Il ne vit pas éclore les livres matérialistes d'un Helvétius ou d'un d'Holbach; mais, en feuilletant La Mettrie, Diderot — ce fougueux et fumeux journaliste — et les premiers volumes de l'*Encyclopédie*, il put mesurer le chemin parcouru par la pensée philosophique depuis sa *Pluralité des mondes* et son *Histoire des oracles*. O avantages d'une existence prolongée bien au delà des bornes communes! La sienne — la vraie, messieurs Racine et La Bruyère! — commence du jour où il jeta le masque du pédant et du précieux. Croyez-en les confrères qui le virent à l'œuvre au cours de cette carrière au bout de

laquelle il comptait presque les trois âges d'homme de Nestor, dans cette Académie plus de deux fois renouvelée sous ses yeux!

Vous ne l'avez connu, vous, que sous un seul aspect, sous la première face de son talent... ce n'était pas, tant s'en faut! la plus heureuse. A cette date, chacun pouvait s'y tromper. Fontenelle, dramaturge tombé, critique mignard et faux, poète érotique langoureux sans flamme, agaçait les nerfs des honnêtes gens ou leur distillait un ennui profond. S'il fût alors descendu ici-bas chez les Ombres, votre rigoureux arrêt subsistait, au moins en partie. Mais il fallait lui faire un peu crédit : il n'avait pas quarante ans... Il vous a survécu soixante années, ne perdez pas cela de vue; et il ne s'est pas croisé les bras pendant ces soixante ans-là! J'excuse votre méprise; mais il sied aujourd'hui de faire amende honorable à votre adversaire repentant...

RACINE et LA BRUYÈRE, *ensemble*.

Soit; nous aurions, au surplus, mauvaise grâce à révoquer en doute votre haute appréciation.

SAINTE-BEUVE

Il faut avouer, d'ailleurs, que la plupart des jugements portés sur lui depuis un siècle et demi manquent de justice ou de justesse. C'est qu'il déconcerte, en dépit de l'équilibre apparent de ses facultés. Il y eut deux hommes en lui : le *bon* Fontenelle, et le *mauvais ;* je retiens cette distinction frappante établie par mon confrère Nisard. Vous

n'aviez vu, messieurs du dix-septième siècle, que le second ; j'entends, l'auteur futile et vide de billevesées galantes, de pointes émoussées à force d'avoir servi. Vous avez disparu dès l'heure où le *grand esprit* (oui, je risque le mot!), prenant le pas sur le *bel esprit*, allait dénoncer l'involontaire iniquité de votre sentence, et, quittant des sentes trop rebattues, marcher au droit fil de son siècle. Vos successeurs l'ont vengé de vos dédains, peut-être avec outrance ; mais j'aime encore mieux, tout pesé, cet excès d'honneur que cette indignité ! Sans doute, Fontenelle est trop petit sire pour symboliser, à lui seul, deux mémorables époques. Et puis, il est superficiel. Il a commis, notamment, trop de bévues en critique. Je lui pardonne malaisément, quant à moi, d'avoir — plutôt par mode que par système — fait en bloc le procès des anciens, qu'il bat en brèche avec des arguments, vous vous en souvenez, d'une si jolie et spécieuse impertinence, mais, au fond, si faibles !...

MADAME DE TENCIN

Par exemple, quand il affirme que toute la querelle se réduit à savoir « si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui » ! — Quelle niaiserie !

D'ALEMBERT

Son bon sens, au surplus, accorde qu'il y a nécessairement progrès d'une génération sur celles qui l'ont précédée. — C'est un fait : il l'admet.

L'ACADÉMICIEN MODERNE

Oui, oui, c'est mal d'ignorer, de propos délibéré; c'est mal de décrier sans vergogne les divins poètes, les penseurs sublimes qui civilisèrent le monde, enseignèrent la sagesse et la beauté, illuminèrent le génie des peuples! Mais, ces réserves faites, la réputation de Fontenelle demeure assez belle. Oubliez donc ses erreurs de jeunesse; et figurez-vous, dans une très discrète apothéose, telle qu'il l'eût souhaitée, non plus le sec et remuant apprenti de lettres dont les débuts tapageurs irriteraient le plus endurant, mais le vieillard écouté, considéré, cajolé, que n'affaiblit aucune déchéance physique ou morale. — Fontenelle aura bientôt ses cent ans; il espère les atteindre, les dépasser peut-être, ne soupçonnant pas la faible économie que Dieu compte réaliser sur le triple chiffre. Il paye de mine; il est aimable, enjoué, le contraire, enfin, de Rousseau ou du revêche auteur de *Paul et Virginie*. A part les théologiens roués, les importants creux, les fanatiques, les sectaires et les imbéciles, il accueille, mains tendues, tous ceux qui l'abordent, avec cette condescendante urbanité qui fait de lui le type de l'*honnête homme*, du galant homme, bien moderne et bien Français. Pyrrhonien, sans doute, il l'est en principe; mais qui ne voit qu'un tel scepticisme, éclairé, généreux et large, dépasse de cent coudées le dogmatisme étroit en politique et pharisien en morale? — Incrédule vis-à-vis des mystères révélés, tenez

pour certain qu'il ne fut point foncièrement irréligieux, lui qui fixa la plus vraie définition qu'ait suscitée l'*Imitation de Jésus-Christ* : « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en est pas. »

Ennemi de l'autorité routinière comme des vagues métaphysiques rebelles à l'expérience, dégagé totalement des préjugés du jour, il donne le branle à la science tandis qu'il proclame l'axiome tout moderne de l'évolution logique des forces de l'univers, de la solidarité des connaissances, et de la stabilité des lois naturelles. — Enfin, sur un terrain plus haut, il se déclare, bien avant les déclarateurs officiels de nos droits, le champion de la tolérance et de la vraie liberté, qu'il aime et pour son compte, et pour les autres ; le fait, aujourd'hui, n'est point banal ! S'il ne mérite pas, j'imagine, de figurer dans l'idéale galerie où la nation reconnaissante dresse en pied les statues des grands citoyens — héros ou martyrs, savants ou littérateurs d'élite — qui réglèrent ses destins et fondèrent sa gloire, Fontenelle, du moins, Fontenelle, unique dans son genre tempéré, peut y réclamer, en une encoignure, un modeste et pieux médaillon. — Vous avez, madame et messieurs, invoqué mon humble arbitrage... Voilà mon dernier mot.

VOLTAIRE

Ce sera donc aussi le mien... *Tous approuvent*... le nôtre ! Oui, nos bouches loueront, à son tour, l'excellent signataire de tant de bons éloges.

Perpétuons de bon cœur le souvenir du plus accompli des secrétaires perpétuels! (*A Corneille.*) La France, qui parfois, je le crains, prodigua ses couronnes à de moindres talents, à de plus contestables renoms, aura bien un brin de laurier pour le neveu de son cher et grand Pierre Corneille!
